

Etude de l'Habitat rural en Bresse Louhannaise et de ses incidences sur l'élevage régional

Rôle du vétérinaire en vue de son amélioration

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE 17 JUIN 1955

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR VÉTÉRINAIRE

par

Michel GACON

Né le 26 Décembre 1928 à HUILLY par LOISY (Saône-et-Loire)



ÉTUDE DE L'HABITAT RURAL EN BRESSE LOUHANNAISE
ET DE SES INCIDENCES SUR L'ÉLEVAGE RÉGIONAL
ROLE DU VÉTÉRINAIRE EN VUE DE SON AMÉLIORATION

ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE LYON

Directeur M. JUNG.
Professeurs honoraires... MM. BASSET.
DOUVILLE.
CUNY.

PROFESSEURS

Physique, Chimie et Toxicologie, Pharmacie.....	MM. TAPERNOUX.
Anatomie descriptive des animaux domestiques, Téra- tologie	TAGAND.
Physiologie, Thérapeutique générale, Matière médi- cale	JUNG.
Histologie et Embryologie, Anatomie pathologique, Inspection des viandes.....	LUCAM.
Parasitologie et maladies parasitaires, Zoologie appli- quée, Botanique, Clinique des maladies parasitaires et des maladies de la peau.....	EUZÉBY.
Pathologie médicale, Séméiologie et Propédeutique, Jurisprudence vétérinaire, Médecine légale, Clini- que médicale.....	BRION.
Pathologie chirurgicale, Séméiologie, Médecine opé- ratoire et ferrure, Clinique chirurgicale.....	COLLET. BERTRAND.
Pathologie de la reproduction.....	GORET.
Maladies microbiennes, Police sanitaire, Microbiologie et Pathologie générale, Clinique spéciale.....	JEAN-BLAIN.
Zootecnie et appréciation des animaux domestiques, Aliments du bétail, Agronomie et Hygiène des ani- maux, Economie rurale.....	

CHEFS DE TRAVAUX

MM. BARONE, Agrégé, FERRANDO, Agrégé, JOUBERT, Agrégé,
MAGAT, Agrégé, BOST, Agrégé, COULON, FERNEY, FLACHAT,
COTTEREAU

MEMBRES DU JURY

MM. GABRIELLE, Président ; TAPERNOUX, BERTRAND, Assesseurs.

La Faculté de Médecine et l'Ecole Vétérinaire déclarent que les opinions émises dans les dissertations qui leur sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elles n'entendent leur donner ni approbation ni improbation.

**Etude de l'Habitat rural
en Bresse Louhannaise et de ses
incidences sur l'élevage régional**

Rôle du vétérinaire en vue de son amélioration

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE 17 JUIN 1955

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR VÉTÉRINAIRE

par

Michel GACON

Né le 26 Décembre 1928 à HUILLY par LOISY (Saône-et-Loire)



IMPRIMERIE DES BEAUX-ARTS
CAMILLE ANNEQUIN, 19, RUE ROUX-SOIGNAT, LYON

1955

A MES PARENTS.

Bien faible témoignage de ma filiale affection
et de ma profonde reconnaissance.

A TOUS LES MIENS

et

A TOUS MES AMIS



A Monsieur le Professeur GABRIELLE
de la Faculté de Médecine de Lyon

Qui nous a fait le grand honneur d'accepter
la présidence du Jury de notre Thèse.

Hommage très respectueux.

A Monsieur le Professeur TAPERNOUX
de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon

Qu'il trouve ici l'expression de notre reconnaissance pour la compréhension et le dévouement dont il a fait preuve à notre égard.
Hommage respectueux.

A Monsieur le Professeur BERTRAND
de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon

Qu'il veuille bien croire à notre sincère reconnaissance.

A Monsieur l'Agrégé MAGAT

Nous le remercions vivement pour les marques d'intérêt et de sympathie qu'il nous a toujours témoignées.

A TOUS NOS MAITRES
DE L'ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE LYON

A MON FRÈRE

Jean GACON

Professeur d'Histoire Agrégé et de Géographie

Dont la compétence géographique et politique, la compréhension fraternelle, nous ont permis de choisir comme sujet de thèse le prolongement de l'un de ses propres travaux.

En simple gage de ma gratitude et de ma grande affection.

A Monsieur le Docteur ROSSI

Directeur Départemental des Services Vétérinaires
de Saône-et-Loire

Dont la haute compétence professionnelle nous a guidé dans l'élaboration de cet ouvrage.

En témoignage de notre vive gratitude pour la sollicitude avec laquelle il nous a accueilli dans ses services.

Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de notre profond respect.

A J. COTTET

Docteur Vétérinaire à Cuisery (Saône-et-Loire)

Dont la compétence et l'expérience de praticien bressan nous ont soutenu dans nos débuts professionnels et aidé à parfaire notre connaissance de la région.

Avec nos sentiments reconnaissants.

A Monsieur RAMUS

Ingénieur des Services Agricoles

Dont la compétence agricole nous a été d'un grand secours pour clarifier dans notre esprit la complexité des problèmes d'ordre technique et économique qui se posent en Bresse loughannaise. L'ample documentation de son récent ouvrage nous fut d'une aide précieuse.

Hommage respectueux.

AVANT-PROPOS

Dans la mesure où la science vétérinaire tend à devenir collective et préventive, la connaissance approfondie du milieu dans lequel sont exploités les animaux voit son intérêt s'accroître. Ainsi le sol d'une région, son climat, ses cultures, l'habitat, sont en plein cœur des préoccupations du vétérinaire.

Il faut que notre profession fasse éclater le cadre étroit d'où elle est née : « l'âge du cheval » est révolu, l'esprit strictement médical ne devrait plus régner. La médecine vétérinaire s'en tient trop souvent encore à une thérapeutique de l'individu alors qu'elle est avant tout collective. Le vétérinaire se trouve de moins en moins en présence d'un cheval, mais devant des troupeaux entiers de moutons ou de bovins, devant un parquet de volailles ; il a de moins en moins à résoudre un cas particulier déclaré, mais il tend dorénavant à prévenir les grandes maladies (tuberculose, brucellose, fièvre aphteuse...) qui menacent tout un effectif. Le vétérinaire moderne ne soigne plus seulement « par les herbes et par le couteau » (comme disaient les Perses). A la pathologie et à la chirurgie vient s'adjoindre tout ce qui touche à l'exploitation des animaux.

En fait, la Vétérinaire est une branche de l'économie rurale autant qu'une sœur de la médecine humaine. Cette dernière, d'ailleurs, moins pour des raisons économiques que pour des facteurs psychologiques et sociologiques, considère également l'homme, le malade par rapport à son milieu, sa profession et sa classe sociale.

Une thèse de Doctorat Vétérinaire n'implique donc pas forcément un laboratoire, des éprouvettes, des formules chimiques et des expériences en vase clos. Cette partie de la science n'est

qu'un aspect de la recherche scientifique — et certes, non des moindres —. Mais il ne faut pas avoir peur d'ouvrir parfois toutes grandes les fenêtres du laboratoire sur la pleine campagne. Le vétérinaire — pas plus — et moins encore peut-être, que n'importe quel homme de science, ne doit s'enfermer dans son laboratoire — ou s'en tenir exclusivement à son activité restreinte de Praticien-donneur-de-soins. Il est urgent qu'il sorte de sa « tour d'ivoire » et prospecte d'autres facettes de la réalité concrète.

Il est bon que son activité franchisse les bornes de sa routine médicale quotidienne, que son laboratoire s'élargisse au delà des étuves et des bouillons de culture, que son regard erre hors du champ des microscopes : la prairie, la forêt, les méthodes d'exploitation, l'habitat, bref, le milieu où vivent les animaux sont également ses domaines.

Ainsi, le vétérinaire sera à même de remplir sa tâche d'avenir : celle d'un technicien averti qui sera consulté par le monde paysan, non seulement pour une intervention chirurgicale ou médicale banale, mais aussi pour un conseil d'envergure touchant à l'exploitation entière. Notre profession s'en trouvera d'autant renforcée quant à son rayonnement extérieur.

A l'intérieur de la profession, cette orientation nouvelle est, pour d'autres raisons, souhaitable :

Elle contribuera à faire participer le vétérinaire praticien à la recherche et à l'élaboration d'une science vivante. Le praticien, pour certains, évolue en dehors du sanctuaire de la « vraie science », loin de la science pure et désintéressée. Son rôle utilitaire est restreint à celui du Distributeur-de-recettes. C'est minimiser injustement son importance. L'immense intérêt de sa pratique, son contact permanent avec le milieu même où sont exploités les animaux, en fait un collaborateur précieux et indispensable du savant de laboratoire.

De nombreuses découvertes, mises parfaitement au point en laboratoire, demandent en effet la sanction de la pratique pour être vérifiées et souvent remaniées avant d'être définitivement adoptées. La vaccination des bovins contre la tuberculose illustre ce fait : le B.C.G. a fait ses preuves, c'est certain, mais il ne suffit pas de vacciner à tort et à travers. Le vaccin ne protège pas

intégralement contre une infection massive et répétée. Les praticiens se sont aperçus que l'isolement des jeunes vaccinés dans des locaux salubres était absolument nécessaire pour que la méthode, par ailleurs inoffensive, garde toute son efficacité (1). Or, dans l'état actuel de l'habitat rural français, ces mesures d'hygiène sont très difficiles à mettre en œuvre.

Cet exemple — entre autres — montre clairement qu'une découverte médicale théorique n'est valable et utilisable que dans certaines conditions pratiques après une étude approfondie du milieu (dans ce cas précis : de l'habitat) où le théoricien se propose de l'appliquer.

La science vétérinaire — comme toute science digne de ce nom — ne peut progresser que par un va et vient incessant de la théorie à la pratique, du laboratoire aux conditions naturelles.

A l'intérieur d'une même science, la théorie et la pratique doivent s'entraider. D'autre part, les diverses sciences, pour l'étude d'un problème particulier, doivent également s'épauler afin d'aborder tous les aspects de ce problème. L'histoire, la géographie, l'analyse économique, la description poétique de la Bresse ont déjà été faites en détails par nombre d'historiens, de géographes, d'économistes, de romanciers ou de poètes en renom.

Notre travail tentera simplement d'esquisser le point de vue plus spécialement vétérinaire de la question.

L'habitat rural sera étudié ici sous l'angle particulier de ses rapports avec la production animale, la pathologie et l'hygiène des produits d'origine animale.

Ainsi l'étude de l'habitat rural en Bresse louhannaise dont nous avons fait un sujet de thèse de doctorat vétérinaire, répond à deux soucis : d'une part, ce choix vise à élargir le domaine des préoccupations vétérinaires, d'autre part, nous espérons que ce modeste travail apportera une contribution originale — si faible soit-elle — à une question jusqu'alors traitée en dehors de notre profession.

(1) Prof. J. BASSET. Immunologie et Prophylaxie de la Tuberculose, p. 59. Vigot Frères, éditeurs.

INTRODUCTION

(Définition de la Bresse Louhannaise)

Chaque région française possède son caractère propre, fait de la diversité des sols et des climats, de la variété des techniques et des coutumes.

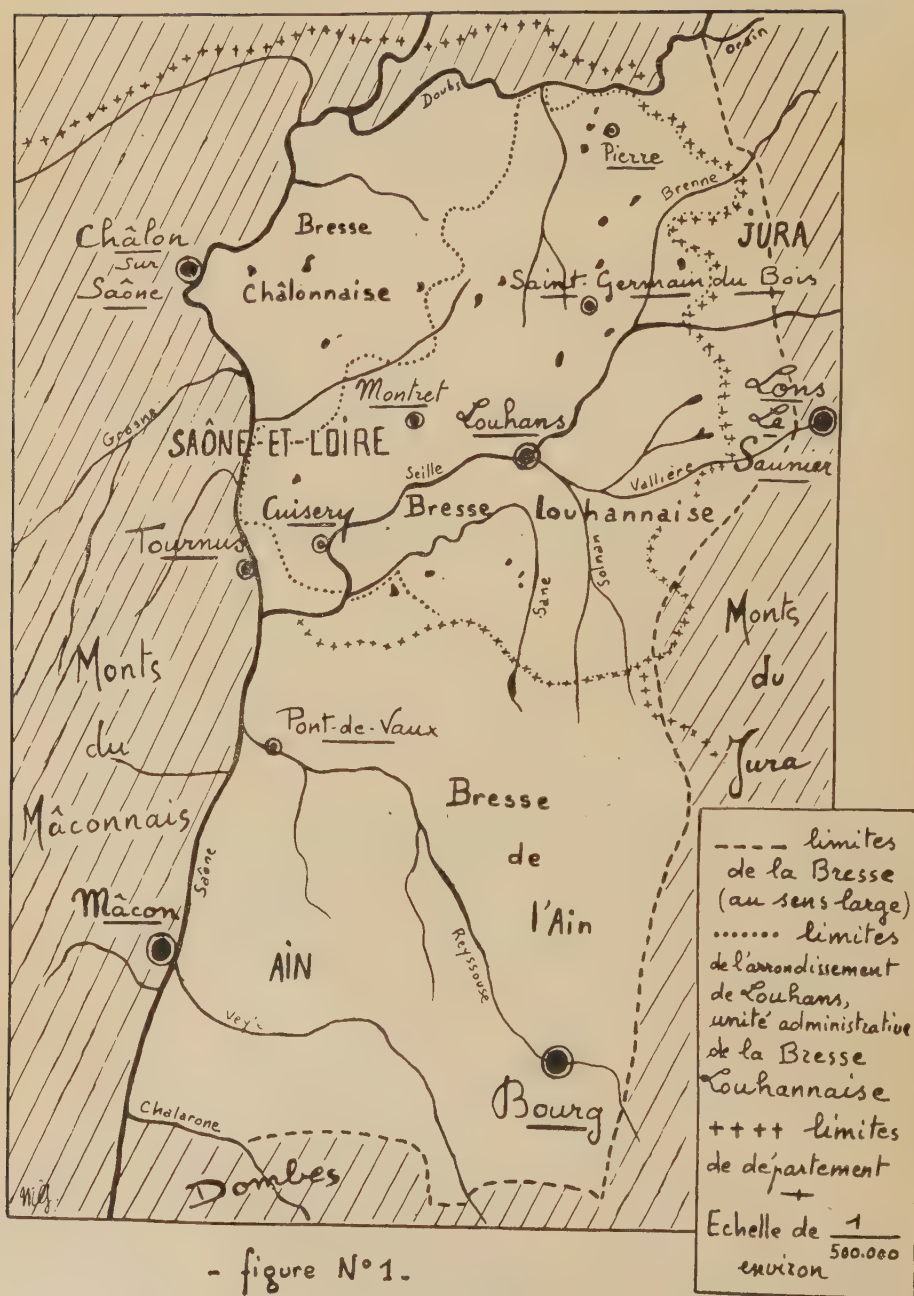
La Bresse, célèbre par sa volaille de gourmet, est restée un pays aux traditions tenaces dont l'habitat a gardé un cachet particulier.

Notre étude sur l'Habitat Rural se limitera à la Bresse Louhannaise qui nous est particulièrement familière pour y avoir vécu notre enfance et fait nos premiers pas dans la profession. En outre, ce cadre restreint correspond à la fois à une région naturelle et à une entité administrative originales.

La Bresse, au sens large, s'étend, du Nord au Sud, de la vallée du Doubs à l'embouchure de la Chalaronne, et, d'Ouest en Est, de la Saône aux premiers contreforts du Jura (1). La Bresse louhannaise qui en constitue la partie Nord est représentée administrativement par l'arrondissement de Louhans, géographiquement par la basse vallée de la Seille (fig. 1, p. 16).

(1) Le tribunal civil de Bourg, dans son jugement du 22 décembre 1936, définissant l'appellation d'origine de la volaille de Bresse, a tracé avec précision les limites de la Bresse.

Carte de la BRESSE



PREMIÈRE PARTIE

LES BASES HISTORIQUES, GÉOGRAPHIQUES ET SOCIALES DE L'HABITAT RURAL EN BRESSE LOUHANNAISE

CHAPITRE PREMIER

PERSONNALITÉ HISTORIQUE DE LA BRESSE LOUHANNAISE

Vers l'An 600 avant Jésus-Christ, de puissantes tribus gauloises se fixèrent sur les bords de la Saône, les Eduens à l'Ouest et les Séquanes à l'Est, sur la rive gauche où s'étalait la région boisée et marécageuse qui devait devenir la Bresse. Lors de la conquête de la Gaule par Jules César, la forêt Bressane fut sillonnée de voies romaines et défrichée alentour des « villas ». Après la mort de Charlemagne, la Bresse, comprise dans le royaume d'Italie, échut à Lothaire. A la mort de ce dernier, la Saône, considérée comme frontière, sépara le royaume de Charles le Chauve du royaume de Louis le Germanique qui comprenait donc la Bresse proprement dite et la Comté. Malgré cette limite, la région loughannaise resta une dépendance de la Bourgogne et du Royaume de France, la véritable limite ne suivant pas exactement la Saône mais passant plus à l'Est.

Au début du Moyen Age, « villa lovincum » (Louhans) — c'est à ce moment que ce nom apparut dans l'histoire — était une petite ville du domaine royal de Charles le Chauve « in pago cabilonensi » (dans le pays de Châlon). Louhans devint ensuite propriété du monastère de Tournus par don de Louis le Bègue, fils de Charles le Chauve. Le Louhannais restera longtemps encore un territoire mal délimité, un pays frontière que se disputaient les princes de Bourgogne, de Comté et de Savoie. Cette partie de la Bresse s'opposait déjà, sous le nom de Bresse Bourguignonne, à la Bresse des Sires de Bâgé qui devient en 1272 Bresse Savoyarde. En 1479, Louis XI prit à Dijon solennellement possession, après une guerre sanglante, du Duché de Bourgogne. La Bourgogne s'étendait au delà de la Saône englobant la Bresse Chalonnaise au sens large du terme ; le Louhannais qui formait comme une seconde Bresse Chalonnaise y rentrait donc également. A partir de cette date, les destinées de la Bresse de Louhans seront définitivement liées à celles de la Bourgogne, et, partant, de la France.

Au XVI^e siècle, Charles-Quint essaiera vainement de ravir la Bourgogne à François I^{er}. Mais les Bourguignons et notamment certains seigneurs de Bresse lui résistèrent vaillamment, armes et arguments juridiques en main.

Pendant la fin du XVI^e siècle, le XVII^e et le XVIII^e, les guerres civiles (guerres de religion, Fronde) et les guerres étrangères (invasions Espagnoles, guerre de Trente Ans) ravagèrent la Bresse de Louhans sans entamer son attachement à la France. Louis XIV annexera la Franche-Comté et la Bresse cessera enfin de jouer ce rôle périlleux de pays frontière.

Ce ne fut que sous la Révolution que la deuxième Bresse Chalonnaise, aujourd'hui appelée couramment Bresse Louhannaise, s'individualisera véritablement : elle devint alors, la Bourgogne ayant cessé d'exister en tant que province, l'un des sept districts du département de Saône-et-Loire.

Pendant le XIX^e siècle, le Consulat remplacera les sept districts par cinq arrondissements. Louhans prenait la tête de l'un d'eux. La Bresse Louhannaise avait dès lors son unité administrative actuelle.

De l'époque Gallo-Romaine où elle n'était qu'un pays forestier et marécageux sans limites précises, en passant par le Moyen Age et les règnes des Rois absolus où elle demeurait terre frontière à la destinée périlleuse, pour aboutir à la Révolution qui la délimitera, la Bresse Louhannaise s'est peu à peu dégagé une personnalité historique.

Au cours de cette histoire où la Bresse mit si longtemps avant de s'affirmer, son habitat rural a subi des influences fort diverses : Savoyardes, Bourguignonnes et peut-être même Sarrasines, lors des Croisades.

CHAPITRE II

INDIVIDUALITÉ GÉOGRAHIQUE DE LA BRESSE

Comme l'a fait remarquer l'écrivain régionaliste Gabriel Jeanton, la Bresse « a pu se diviser entre plusieurs Etats, être là Savoyarde, ici Bourguignonne ; elle peut être aujourd'hui partagée en plusieurs départements ou arrondissements, être la Bresse de l'Ain ou de Saône-et-Loire, être Chalonnaise, Louhannaise, Mâconnaise ou Bresse de Bourg, elle est partout la Bresse tout court. C'est l'ancien lac Bressan qui, aux temps paléontologiques et préhistoriques allait du Mâconnais au Jura » (1). On ne peut donc guère dissocier les différentes Bresses du point de vue géographique...

A. — CARACTÈRES GÉOLOGIQUES DE LA BRESSE

Géologiquement, la Bresse est le fond d'un immense lac du tertiaire. Respectée par la glaciation, elle se distingue du caillouteux plateau glaciaire des Dombes, son voisin. Les sols Bressans sont formés de marnes miocènes et pliocènes, recouvertes par endroits d'un limon jaunâtre (la terre à pisé) résultant de dépôts lacustres anciens et d'alluvions récentes. L'argile domine, mêlée à la silice, « mais la silice est à l'état tellement ténu qu'elle vient exagérer l'imperméabilité de l'argile ; terres compactes où la

(1) Gabriel JEANTON. Les Cheminées Sarrasines.

marne sous-jacente empêche la filtration des eaux, terres aujourd'hui à l'état de boue, demain à l'état de brique » (2).

Voici quelques échantillons d'analyses des sols de la Bresse près de Louhans faites par M. Paturel, Directeur de la Station agronomique de Saône-et-Loire (1904).

Lieu dit	Le Guidon	L'Ecottet	
N° des échantillons	N° 1	N° 2	N° 3
Caielloux et graviers.....	5	2,7	2,8
Terre fine	95	97,3	97,2
Analyse chimique de la terre fine :			
Azote pour 1.000.....	0,82	1,21	0,95
Acide phosphorique.....	0,85	0,96	0,91
Potasse	0,84	1,48	1,45
Calcaire pour 100	0	0,12	0

Au milieu de ces terrains argileux très pauvres en chaux et surtout dont le rapport phospho-calcique est déséquilibré, il existe de rares îlots de sable presque pur (au « Miroir », commune des environs immédiats de Louhans). Les étangs (de Savigny-en-Revermont, de Beaurepaire, de la région de Pierre, etc...) sont beaucoup moins nombreux qu'en Dombes. Cependant, ils demeurent, çà et là, perdus dans les forêts comme autant de souvenirs de l'ancien lac disparu...

Ainsi, la Bresse toute entière apparaît comme une vaste étendue de terrains lourds, formant une plaine mollement mamelonnée récemment conquise sur la forêt et les étangs.

(2) L. DUC. Volailles de Bresse.

B. — CARACTÈRES CLIMATIQUES DE LA BRESSE

Le climat d'une région est fonction de sa latitude, de son altitude et de son éloignement de la mer. La Bresse, de par sa latitude et sa position par rapport à l'Océan, possède un climat tempéré avec d'assez forts écarts de températures comme la région de France qui l'entoure. Mais en raison de la conformation de son sol qui retient les eaux de ruissellement, en raison aussi des nombreux cours d'eau, étangs et biefs et de sa végétation forestière, d'autres caractères climatiques s'y superposent : la douceur et l'humidité.

En effet, la vallée de la Saône n'accuse que 700 mm. de pluie à Chalon, tandis que la Bresse en reçoit 800 mm. à Louhans. La luminosité est faible, l'humidité de l'air opposant aux rayons solaires un écran permanent. De plus, les brouillards sont très fréquents dès l'automne. Des nappes de brume mouvantes et laiteuses s'étirent alors sur la Bresse ; elles épousent surtout les sinuosités des rivières, elles noient le creux des vallons, entretenant l'humidité atmosphérique et les légendes antiques des « dames blanches », ces dames qui, dit-on, vêtues de voiles légers, dansent la nuit au clair de lune à la croisée des chemins près de la lisière des bois (notamment au bord de « l'Etang des Dames » sur la route de Louhans à Montpont).

Ces caractères géologiques et climatiques de la Bresse louhannaise expliquent déjà, dans une certaine mesure, quelques traits essentiels de son habitat rural.

Pays plat au sol argilo-marneux, humide, il n'est pas étonnant d'y trouver un habitat dispersé. Selon l'explication classique, aujourd'hui presque abandonnée, cette dispersion serait due à l'extrême facilité d'obtenir de l'eau. Certes, les sources de surface sont rares mais la nappe aquifère retenue par les marnes imperméables permet un forage aisé ; chaque ferme possède son puits. Les maisons peuvent donc s'égailler sans redouter le manque d'eau. Le village Bressan ne s'agglomère pas autour d'une

fontaine publique comme par exemple les bourgs de la sèche Provence. Si cette théorie désuète n'explique pas tout, il n'en reste pas moins que l'habitat bressan est en ordre très lâche.

Lorsque le bourg existe, il se situe, soit sur une voie « gravée » (c'est-à-dire empierrée) légèrement exhauscée et alors le village s'étire tout au long de la route, soit sur le moindre coteau et alors il prend le nom pompeux de « Mont » qui prête à sourire dans ce pays de plaine. De toutes façons, on retrouve là le souci constant de s'éloigner du bas pays marécageux et malsain...

Sur un tel sol privé de pierres, dans un pays sans communications au milieu des forêts, les habitants isolés durent employer les moyens du bord pour construire : c'est pourquoi les maisons sont presque exclusivement en terre (le pisé) ou en briques associées au bois.

C. — CARACTÈRES ÉCONOMIQUES ET SOCIAUX DU LOUHANNAIS

Bien autant que la géologie ou le climat, l'histoire de l'exploitation de la terre et les variations du régime de propriété permettent de comprendre l'évolution de l'habitat rural au cours des âges.

Autrefois, la discipline agraire étant très lâche, le cultivateur put bâtir à sa guise : c'est une autre origine de la dispersion de l'habitat en Bresse. Puis ce caractère s'est précisé d'étapes en étapes.

Au Moyen-Age, les seigneurs construisirent leurs châteaux sur les collines dominant les vallées. Sous leur protection les paysans firent de grandes éclaircies dans la forêt bressane. L'agriculture était routinière. Ni le sarrasin, ni le maïs (introduits après les Croisades) n'étaient encore cultivés. Le paysan s'attelait avec son bœuf ; il n'avait à sa disposition que le collier souple étranglant à demi l'animal de traction. Aussi, les marécages et les grandes friches régnaient en maîtres sur la Bresse. L'habitation se résumait en une cabane grossière construite en bois ou en argile, couverte de chaume. Une seule pièce, peu de fenêtres ; comme mobilier : des lits, simples cadres de bois retenant une botte de paille, une

huche où farine et vêtements voisinaient et des billots de bois en guise de siège. Voilà de quoi se composait alors la maison rurale.

A partir du XII^e siècle, la ferrure des bêtes de trait, l'usage du collier rigide apparurent. L'habitation fit aussi quelques progrès : plusieurs pièces la composèrent et, à la huche à farine s'ajoutèrent les arches (côffres à linge faisant office de chaise) aux panneaux sculptés.

A la veille de la Révolution, la paysannerie n'avait pas encore beaucoup évolué. Mais la propriété bressane se morcelait déjà : les seigneurs, pour subvenir à leurs dépenses, vendirent leurs terres aux marchands et aux paysans riches. Les petits paysans, eux, demeuraient écrasés par le fisc royal ou seigneurial. Malgré un élevage naissant (de volailles notamment) l'habitat rural avait déjà la physionomie que nous lui connaissons aujourd'hui : un village entouré de forêts aux maisons dispersées en hameaux, un « curtil » ou jardin familial et un pré attenant à chaque ferme.

Lors de la Révolution, la propriété passa aux mains des bourgeois de la ville qui avaient plusieurs fermiers exploitant de grosses fermes de 50 à 100 ha.

Après 1914-1918, beaucoup de ces fermiers achetèrent leurs fermes. Chaque enfant s'établit à son compte : les domaines se morcelèrent donc à l'extrême, atteignant à peine 10 ha.

Actuellement, un mouvement inverse se dessine : les toutes petites exploitations de 5 ha disparaissent au profit des moyennes (10 à 15 ha). Il n'en reste pas moins vrai qu'en Bresse règne la petite propriété. L'exemple de la commune d'Huilly, canton de Cuisery, que nous prendrons pour type, illustre très bien ce fait. D'après le registre décennal de Statistique agricole (mise à jour 1953) l'importance relative des exploitations est la suivante :

De 25 ha à 45 ha . . .	5	exploitations	
De 15 ha à 25 ha . . .	1	—	
De 10 ha à 15 ha . . .	10	—	} chiffres en hausse
De 5 ha à 10 ha . . .	45	—	
De 0 ha à 5 ha . . .	41	—	chiffres en diminution

Soit 102 exploitations pour une superficie totale de 1.165 ha.

Les cinq plus grandes appartiennent à deux propriétaires seulement et sont exploitées en fermage. Les plus petites (de 0,5 ha à 5 ha) sont en général aux mains de personnes âgées et, tôt ou tard, elles iront sans doute grossir le nombre des exploitations moyennes de 10 ha...

Cette évolution du régime de la propriété a laissé une double empreinte sur l'habitat rural :

1° En disséminant les parcelles de terrain d'un même domaine à travers tout le village ;

2° En concentrant au contraire les bâtiments multiples de l'ancienne ferme bressane dans une seule construction mieux adaptée à la petite propriété.

DEUXIÈME PARTIE

ÉTAT ACTUEL DE L'HABITAT RURAL EN BRESSE LOUHANNAISE CONSÉQUENCES SUR L'ÉLEVAGE RÉGIONAL

CHAPITRE PREMIER

VUE D'ENSEMBLE SUR LE VILLAGE BRESSAN

A. — LE BOCAGE ET LA DISPERSION EN BRESSE

1° Description du Bocage.

Quand le voyageur, venant de traverser les villages groupés des Monts du Mâconnais couverts de vignobles, arrive à Tournus, un paysage nouveau s'offre brusquement à lui : la Bresse déferle devant ses yeux étonnés, étalant la succession de ses « vastes plaines couvertes de forêts et qui, en haut de la colline ressemblent à la mer, mais qui s'ouvrent quand on descend avec leurs étranges chemins d'or vert, leur silence, la fuite des belettes, l'enlacement des lierres autour des chênes... » (1).

Il est vrai que la Bresse, vue du Tournugeois, fait songer à un horizon marin. Sans doute à cause de l'écume verte de ses arbres innombrables. Et le vent de la pluie soulève des vols de pigeons blancs comme des vols de mouettes à la crête des vagues des

(1) Jean GIONO. L'Eau Vive. N.R.F.

collines. Les fermes isolées au milieu du flot des feuillages dressent leurs pignons triangulaires de pierres plus claires dans le soleil, pareils à des voiles de barques perdues balancées au creux d'un océan immobile. Derrière elles, le sillage de leurs chemins creux est bien vite effacé par des rideaux de peupliers dont le bruissement régulier évoque le flux et le reflux des galets sur la plage.

Le voyageur, abusé un instant par son imagination, revient sur terre. Devant lui c'est simplement la monotonie du bocage bressan avec ses arbres sans mystère, ses fermes trapues, bien terrestres, ses prés d'herbes dormantes, ses champs de blé mouvants ou de maïs cliquetants, ses arbres et ses herbes à perte de vue, jusqu'à l'ondulation lente des collines lointaines du Jura qui s'allongent au loin, légères et bleues.

2° Analyse de la dispersion de l'Habitat.

Peu à peu la nuit tombe sur la Bresse. Ça et là s'allument une à une les fermes éparpillées. Une autre métaphore s'impose alors à l'esprit. « L'habitat bressan est assez comparable à un ciel étoilé où les astres sont tantôt groupés en nébuleuses, tantôt dispersés », constate Gabriel Jeanton. Dans une seconde image astronomique, Allix fait du village bressan un système solaire où le bourg représenterait le soleil, les hameaux les planètes, les maisons isolées les satellites, et le passage des nomades celui des comètes. Le schéma du relevé cadastral de la commune d'Huilly confirme cette description (voir fig. 2, p. 29).

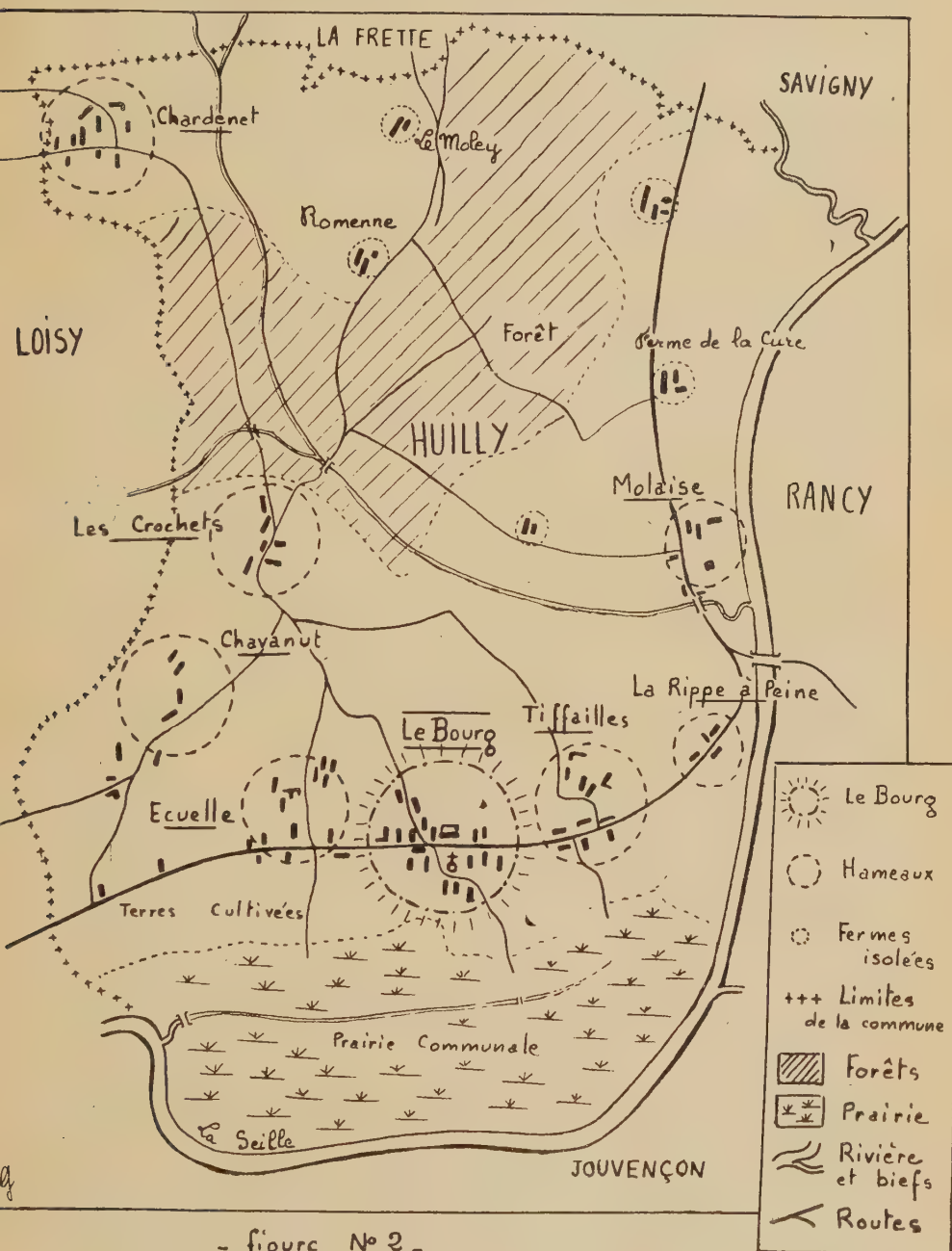
Ces parallèles poétiques faisant intervenir la mer ou le ciel, recouvrent une réalité incontestable : l'habitat bressan est dispersé et le paysage bressan est le type même du bocage. Cette réalité chantée par le poète, le géographe la constate et l'explique. Le vétérinaire doit aussi en tirer des conclusions propres à ses préoccupations particulières.

3° Conséquences vétérinaires de la dispersion de l'habitat.

La structure de l'habitat rural en ordre lâche a plusieurs incidences sur l'élevage et les diverses productions animales.

La dispersion semble être un obstacle à la progression des épidémies. Les fermes installées sur leurs domaines comme sur des

DISPERSION DE L'HABITAT EN BRESSE: commune d'HUILLY



- figure No 2 -

îles, vivant en économie presque fermée, loin des voies de communication importantes, paraissent en effet à l'abri des grands courants épidémiologiques. Cette protection n'est qu'apparente. D'une part, les maladies à virus comme la fièvre aphteuse, se transmettent selon une contagion si subtile qu'aucune barrière naturelle ne les arrête, serait-ce une île véritable. L'exemple de l'Angleterre est là pour le prouver. Les passereaux, toutes les bêtes sauvages, les hommes eux-mêmes, porteurs sains de virus ou simples véhicules passifs, se chargent de transporter les agents pathogènes d'une région à sa voisine, d'un village à un autre village, d'une ferme à l'autre, malgré l'isolement naturel des divers troupeaux.

D'autre part, il est un lieu où tous les animaux du village se côtoient. Ce sont les terrains appartenant à la commune : « les communaux ». C'est surtout « la prairie ». Chaque village — ou presque — possède, en bordure d'une rivière, un large espace couvert d'alluvions, envahi l'hiver par les crues et ouvert l'été à la vaine pâture. Les parcelles de chaque propriétaire ne sont délimitées que par des bornes à demi enterrées ; après la fauchaison une vaste prairie commune peut donc être abandonnée à toutes les bêtes pêle-mêle. Les différents troupeaux descendent séparément des fermes vers la rivière par des « charrières » boueuses, puis ils se fusionnent en un seul. Une telle promiscuité à la pâture et à l'abreuvoir contribue à répandre fièvre aphteuse, tuberculose, brucellose, etc... Lorsque le bétail d'une ferme contracte la fièvre aphteuse, en dépit des prescriptions sanitaires, le paysan continue trop souvent à envoyer ses animaux contaminés à la prairie. Il va de soi que la contagion gagne tout le village comme une traînée de poudre.

La réunion de tous les animaux du village sur une étroite surface a une autre répercussion. Ainsi parqué sur un pâturage qui s'appauvrit d'année en année parce que jamais cultivé ni amélioré, pendant tout un été souvent sec, le bétail n'a bientôt plus aucune pousse comestible à se mettre sous la dent. La prairie au mois d'août ne forme qu'un « tapis brosse », sorte de chaume grillé par le soleil que finissent d'épuiser des milliers de sauterelles. Il ne reste plus aux paisibles bovins qu'à regarder mélancoliquement couler l'eau de la rivière en ruminant le maigre repas de joncs, de carex et de feuilles de vernes (d'aulnes) qu'ils ont brouté en désespoir de cause sur les berges encore vertes au

risque de glisser dans le lit profond, ce qui arrive fréquemment lorsque la sécheresse a miné les abords du cours d'eau. Enfin, à ce régime déficient s'ajoute une fatigue importante après deux trajets parfois fort longs de l'étable à la prairie, si bien que le bétail perd du poids et voit sa production laitière diminuer pendant la mise au pâturage commun, contrairement à ce que l'on devrait constater. Ainsi, fatigue et sous-alimentation font autant que la promiscuité pour favoriser la dissémination des maladies infectieuses lors du séjour annuel à la prairie communale.

Le paysan bressan ne récolte donc de la mise en commun de ses biens et de ses actes que des désavantages : un risque de contagion accru, puisqu'il ne l'accompagne pas des mesures de prévention et de lutte collectives qui en sont les corollaires indispensables. Il ne voit que son intérêt immédiat. Petit propriétaire, indépendant sur ses terres, vivant replié sur lui-même, il a conservé une mentalité égocentriste profondément imperméable à toute prophylaxie collective.

Telle est la première influence regrettable d'un habitat dispersé sur la psychologie du paysan de Bresse et, par contre-coup, sur la pathologie de son bétail.

Cette répugnance à l'action concertée faisait autrefois de l'agriculteur bressan un farouche adversaire de toutes les coopératives agricoles. Si ces nouvelles formules ont tout de même réussi à s'implanter, l'inertie des adhérents entrave leur développement. Les mutuelles bétails sont rares et fonctionnent mal en Louhannais alors que dans la vallée de la Saône, elles prospèrent. Les coopératives laitières se comptent sur les doigts tandis qu'en Mâconnais les caves coopératives sont de règle. Il est vrai que l'essaimage des fermes dans leurs hameaux forestiers ou au détour des sentiers défoncés par les chars, crée des difficultés certaines à une collecte rapide et rentable du lait. Les multiples bidons vides, penchés dans l'herbe poussiéreuse des carrefours, exposés en plein soleil, l'attestent. Aussi le ramassage du lait est abandonné la plupart du temps à une industrie privée qui assume la charge onéreuse de la récolte mais qui encaisse également les bénéfices de la transformation du produit. L'absence presque totale de beurreries-coopératives et l'ancienne pratique de fabrication du beurre fermier ne permettent guère de contrôler la production laitière et, partant, de l'améliorer.

Quelques communes, aux limites de la région ont profité cependant de l'élan donné à l'élevage dans le Jura et le Doubs. L'organisation de Syndicats d'élevage à Ormes et Saint-Martin-en-Bresse a permis une nette amélioration locale de la race bovine pie-rouge jusqu'ici très hétérogène. L'insémination artificielle commence seulement à s'imposer, importée elle aussi de la Bresse de l'Ain, du Jura ou des Dombes. Depuis 1950-51 des sous-centres sont créés à Romenay, Saint-Germain-du-Plain, Saint-Germain-du-Bois et enfin à Louhans.

L'inertie et la routine bressane, principaux obstacles à la rationalisation des méthodes d'élevage, sont peu à peu vaincues par les exemples couronnés de succès des pays voisins plus progressistes.

Si l'heureuse influence étrangère pénètre difficilement en Bresse, ce fait est dû au second trait de son habitat : le bocage.

4° Conséquences vétérinaires de la structure bocagère.

Par une étonnante contradiction, la Bresse, vaste plaine sillonnée de nombreuses routes souvent droites et plates, s'oppose au rayonnement et à la pénétration extérieurs. C'est que le bocage autant que la haute montagne est un obstacle naturel à la circulation. Pendant longtemps la traversée du pays fut une véritable expédition. Les rubans routiers rectilignes et empierrés étaient rares. Seuls existaient des sentiers sinueux, décourageants par leurs raidillons en montagnes russes, leur argile glissante ou leur sable croulant. De nos jours encore les fagots de sarments remplacent parfois la pierre pour combler les ornières gorgées d'eau des chemins creux. Dans ces conditions il n'est pas étonnant que la Bresse soit longtemps restée secrète, en marge de la Bourgogne et de la Franche-Comté.

Mais des améliorations récentes du réseau routier ont enfoncé les portes de la forteresse forestière. L'isolement géographique de la ferme bressane, se doublant d'un isolement social, menaçait d'asphyxie les exploitations et entravait les progrès de l'élevage. Cette servitude géographique appartient heureusement au passé.

La structure bocagère de la Bresse a des répercussions plus directes encore sur les productions animales.

Les haies touffues, les forêts où stagnent des étangs, les prairies dans les bas-fonds où paressent des cours d'eau constituent

un milieu idéal pour les diverses maladies parasitaires dont les vecteurs exigent de l'humidité ou des broussailles. Les prés en lisière des forêts sont infestés de tiques porteuses des agents des piroplasmoses et de la babesiellose. Les prairies, périodiquement inondées, demeurent de parfaits réservoirs de limnées hôtes intermédiaires de la grande Douve. Aussi, chaque année la fasciolose hépatique sévit en même temps que la bronchite vermineuse ou la coccidiose. Il n'est pas rare de voir, dans certains villages, tout le cheptel caprin décimé en un hiver. Et le passage d'un triste troupeau bovin dont la plupart des individus au poil piqué sont dans un état de cachexie extrême est un spectacle courant lors des années pluvieuses.

L'éleveur ne peut concevoir une amélioration de ses races bovines sans remédier à ces conditions néfastes inhérentes au milieu rural bressan. Si le vétérinaire se doit de préconiser l'insémination artificielle, le contrôle laitier, les vaccinations anti-aphteuses périodiques, il doit également encourager la lutte radicale contre le fléau des maladies parasitaires qui réduit à néant les autres efforts. Une sélection rationnelle se fait dans un milieu sain. Il faut traiter les malades d'abord, certes. Mais surtout faire connaître aux cultivateurs les causes profondes des infestations massives de parasites. Les conseils de drainage, d'épandage d'engrais potassique ou d'arrosage (avec une solution de sulfate de cuivre à 1 pour 100.000) doivent figurer sur les ordonnances du vétérinaire de Bresse au même titre que les prescriptions de tétrachlorure de carbone, de phénothiazine ou de zothélone.

La stagnation de l'élevage bressan n'est pas due seulement à l'inertie routinière de l'éleveur isolé dans un pays coupé du reste du monde. Le vétérinaire a ses responsabilités. C'est à lui de donner l'impulsion, de remuer les masses paysannes, d'alerter les pouvoirs publics pour tenter de corriger les défauts naturels du bocage bressan et de ses habitants.

B. — LE DOMAINE

Les communes sont constituées par la juxtaposition de toutes ces cellules plus ou moins autonomes que sont les différents domaines. Le domaine forme un ensemble autarcique presque capable de se suffire à lui-même. Il est composé des bâtiments et des terres.

1° Les bâtiments comprennent :

- a) La maison d'habitation.
- b) Les bâtiments d'exploitation (granges, greniers, étables, écuries, porcheries, etc...).

2° Les terres :

a) Les terres attenant à la maison, « le pourpris », c'est-à-dire la cour, le verger, la « verchère » ou terre de la maison souvent cultivée en jardin, et enfin le pré de la maison.

b) Les champs, les prés et les bois répartis en une poussière de parcelles (de 10 à 20 ares) très allongées et disséminées sur tout le territoire de la commune. Ce parcellement extrême s'explique par le patage successoral : chaque descendant veut hériter d'une portion de chaque parcelle pour jouir de la diversité des terrains qui est de règle en Bresse, même sur un domaine restreint.

Un tel morcellement explique l'absence presque complète de motorisation et la persistance de la traction animale : boeufs et surtout cheval.

La Maison est le centre vivant du domaine. Enfoncée jusqu'au toit dans les feuillages, sur un tertre, au bout d'un chemin creux, cette construction est fortement enracinée dans la terre bressane grasse et humide d'où elle est née. Malgré l'existence de plusieurs techniques de construction et de types différents, elle s'harmonise parfaitement avec le bocage environnant.

CHÂPITRE II

LA MAISON RURALE EN BRESSE LOUHANNAISE

A. — RÉPARTITION DES ÉLÉMENTS DE CONSTRUCTION

Le plan d'une ferme exprime, selon Demangeon « les rapports entre les hommes, les animaux et les choses ». Il est le reflet de la vie agricole d'une région avec tous ses défauts et ses qualités hérités au cours des siècles.

Comme la plupart des types d'habitation rurale, le type bressan est le fruit d'une longue évolution au cours de laquelle la géologie, le climat mais surtout la forme de propriété, les formes d'exploitation et d'élevage en ont peu à peu fixé la composition.

1° La ferme bressane traditionnelle : « maison-cour en ordre lâche » :

Ses bâtiments sont disposés dans une cour ouverte mais bien circonscrite. Ils ne se touchent pas et ne forment pas davantage les limites de la cour. La maison d'habitation se dresse d'une part, les dépendances agricoles d'autre part. Ainsi conçue, cette maison est celle d'une région de moyennes exploitations, de polyculture où l'élevage tient une place importante. L'homme, grâce à ses appartements distincts, bénéficie d'une certaine indépendance. Cependant, les animaux n'échappent pas à sa surveillance en raison de la proximité de leurs hébergeages.

L'ancienne ferme bressane, allongée, morcelée et vaste s'oppose donc à la maison à étages du vigneron mâconnais qui est petite mais haute et n'a besoin d'aucun local d'envergure pour y abriter un troupeau nombreux. La cour ouverte ne ressemble pas non plus à la cour des grandes fermes en ordre serré, caractéristique des régions de cultures industrielles telles que la Beauce ou la Brie. Dans ces pays, les fermes sont de véritables châteaux forts ruraux, entourés de toute part de murs de pierre, s'ouvrant sur une imposante porte charretière flanquée d'un guichet pour piétons. Elles peuvent se comparer à autant de petites usines agricoles. Tandis que dans le Louhannais, le paysan n'a jamais eu le souci de donner à son travail un caractère scientifique et intensif, ni même ordonné. C'est sans doute pour cette raison que son principal instrument de travail, la ferme, reste offert à tout venant et ne montre aucun agencement méthodique. Ce caractère anarchique lui confère d'ailleurs une originalité fantaisiste et un pittoresque certain (voir le plan de la ferme bressane traditionnelle, p. 37, fig. 3, et p. 40, photo 1).

Mais ce type, comprenant, comme dans l'exemple ci-dessus, jusqu'à six bâtiments, était adapté aux grands domaines de jadis. Récemment, étant donné le morcellement de la propriété, la ferme bressane évolue vers la maison élémentaire.

2° Autres types plus récents de fermes bressanes.

a) Le type à deux bâtiments parallèles ou en équerre.

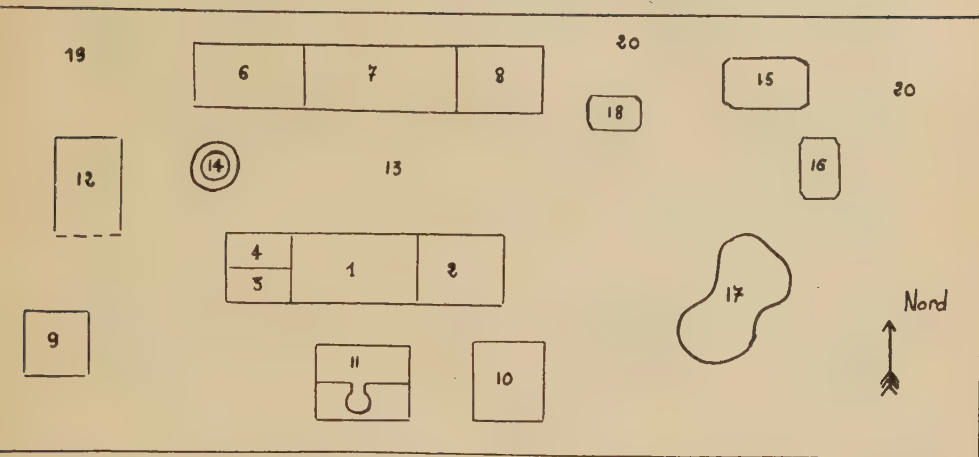
Les bâtiments sont, ou bien parallèles, l'un composant la résidence, la grange et l'étable, l'autre les hangars, la porcherie et le poulailler; ou bien en équerre, le saillant de l'angle formé tourné vers le Nord. Cette dernière disposition est en général celle de la Bresse de l'Ain qui a subi les influences lyonnaises.

b) Le type à bâtiment unique ou « maison bloc » (p. 37, fig. 4, et p. 40, photo 2).

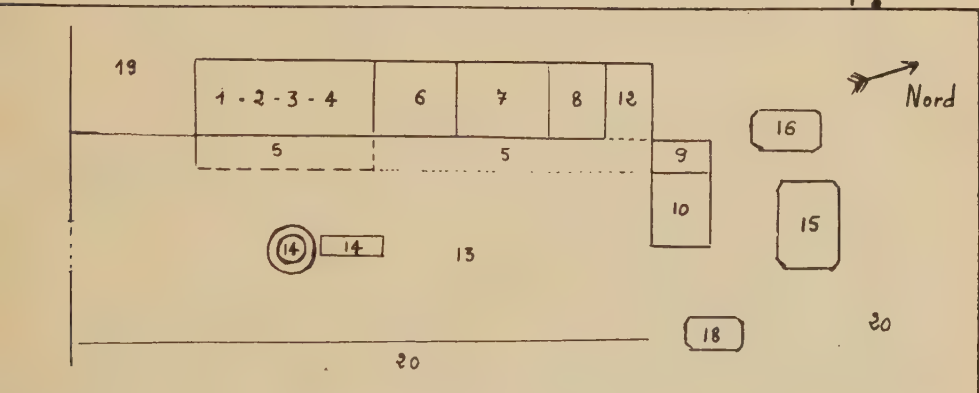
La maison élémentaire se généralise. Elle répond parfaitement aux exigences des petites exploitations actuelles.

L'ancien type en ordre lâche, composé d'autant de bâtiments qu'il y avait de besoins, présentait de nombreux désavantages. Entre autres, celui de créer un trajet trop long entre les divers éléments, ce qui n'est pas très commode dans un pays pluvieux et boueux.

PLANS DE FERMES BRESSANES



Ferme bressane traditionnelle : "Maison-cour en ordre lâche" - fig. N° 3.



Ferme bressane moderne : "Maison bloc" - fig. N° 4.

RÉSIDENCE :

- 1 hutau
- 2 chambre du poêle
- 3 chambre des filles
- 4 chambre des valets
- 5 sevron

DÉPENDANCES :

- 6 grange
- 7 étables
- 8 écuries
- 9 poulailler
- 10 soues
- 11 four
- 12 hangar

POURPRIS :

- 13 cour
- 14 puits-abreuvoir
- 15 pailli
- 16 matte
- 17 mare ou serve
- 18 fumier
- 19 jardin
- 20 verchère et pré

mg

Le paysan moderne réunit maintenant tout son bien sous un seul toit. La surveillance du bétail en est rendue plus aisée. Une galerie couverte aménagée tout au long de la bâtisse permet de se rendre dans toutes les parties à pied sec. Mais bien que groupés sous une même charpente, les deux grands éléments de la ferme : résidence humaine et hébergement des animaux sont séparés par des murs étanches. Commodité et salubrité sont à la fois satisfaites.

La ferme bressane s'est donc transformée du type maison-cour en ordre lâche vers le type maison-bloc à bâtiment unique. Parallèlement, les techniques de construction et les matériaux se sont modifiés.

B. — MATÉRIAUX ET TECHNIQUES DE CONSTRUCTION

1° Méthodes traditionnelles et autochtones.

Elles utilisent les ressources locales : argile et bois comme matériaux selon deux procédés :

a) La construction « en pisé ».

De la terre argileuse, un peu maigre et gravelleuse est triée à la claie, triturée, mouillée légèrement puis comprimée dans une sorte de moule en planches que le maçon élève à mesure que progresse le mur. La terre est prélevée sur place. Le trou ainsi creusé devient « la Serve » (la mare) qui accompagne chaque ferme bressane. Ces murs en pisé sont donc exclusivement en terre à laquelle un peu de chaux est parfois ajoutée à l'intérieur et en revêtement.

b) La construction « en bataillage » (p. 40, photo 1).

C'est la véritable technique locale. Le bois ne sert alors plus seulement de moule mais il est inamovible. Il constitue l'ossature visible des murs sous forme de poutres, pans et croisillons. Le remplissage de cette carcasse est fait soit en torchis de bois et de terre, soit en torchis de paille et de foin. Plus récemment, les briques sont utilisées. Souvent de grands « S » de fer consolident les murs en dessinant la date de la construction.

Dans ces deux méthodes, le mur est assis sur des fondations de pierres très légèrement exhaussées formant un « sous-murement » pour protéger terre et bois de l'humidité.

Ces procédés traditionnels sont heureusement abandonnés aujourd'hui. Le faible prix de revient et le pittoresque de telles constructions ne doivent pas faire regretter leur disparition progressive. Elles payaient ces faibles avantages au prix d'inconvénients majeurs : leur manque de résistance et d'hygiène. Le pisé est friable et surtout il absorbe l'humidité. Malgré tous les meilleurs produits et toute la bonne volonté, il est impossible de réaliser une désinfection parfaite dans des locaux bâtis avec ces matériaux fendillés et absorbants. Ils sont donc à rejeter pour les logements des animaux comme pour ceux du personnel. Ils peuvent être conservés à la rigueur pour construire les murs d'enclos, et les annexes destinées aux instruments agricoles.

2° Méthodes nouvelles et étrangères.

Les progrès des moyens de communication ont libéré la maison bressane de ses attaches trop étroites avec la terre de Bresse. Depuis que le maire de Louhans obtint du roi Louis XVI l'autorisation de mettre à exécution le projet de canalisation de la rivière « la Seille », celle-ci devint véritablement la nerveure vivante du bocage louhannais enlisé dans sa boue et perdu dans ses forêts. Dorénavant, l'argile et le bois ne sont plus les seuls matériaux possibles. De lourds chalands transportent sable, tuiles, briques jusqu'au cœur du pays. Les routes s'empierrent. Les murs des fermes également.

a) Les constructions entièrement en pierre (p. 40, photo 2).

Elles se rencontrent près des îlots calcaires (Lacrost) à proximité des carrières. En général, les pierres grossièrement taillées sont liées par un mortier à la boue ou par du ciment puis recouvertes d'un crépi de terre ou de plâtre.

Les habitations et surtout leurs agrandissements, réparations ou annexes se construisent aussi en briques ou en tuiles.

b) Les constructions entièrement en briques.

Elles gardent un certain cachet, leurs fenêtres étant surmontées d'arcs décoratifs à l'aspect coquet. Du point de vue sani-



Photo 1. — Ferme bressane traditionnelle.



Photo 2. — Ferme bressane moderne.

taire, la brique, peu hygrométrique quoique assez poreuse, est un bon matériau.

c) Les constructions entièrement en tuiles.

C'est la méthode locale moderne par excellence. Les murs sont composés de tuiles superposées à plat. Leurs piles sont cimentées extérieurement et intérieurement.

Certaines bâtisses de moindre importance utilisent les moellons de mâchefer.

Tous ces bâtiments récents, construits avec des matériaux peu hygroscopiques et plus isolants répondent beaucoup mieux aux conditions indispensables d'hygiène qu'exige la salubrité des logements des hommes et des animaux.

C. — ÉTUDE PARTICULIÈRE DE CHAQUE ÉLÉMENT DE LA FERME BRESSANE

1° La toiture et ses annexes.

Les toits de la ferme bressane louchannaise sont le plus souvent à double pente (photo II). Cette particularité a des origines très diverses : ethniques, techniques et pratiques.

Les toits du Nord sont caractérisés par de fortes pentes à tuiles plates, les toits du Midi en revanche sont en pentes douces et à tuiles rondes. Pendant longtemps les géographes ont cru que la répartition de ces deux types dépendait du climat et en particulier de l'abondance des chutes de pluie ou de neige. Il n'en est vraisemblablement rien comme le prouve l'exemple de la Bresse : il n'y a pas de grandes différences entre le climat du département de l'Ain et celui du département de Saône-et-Loire, pourtant les toits du premier sont à faible pente et ceux du second à pente rude. Il s'agirait donc surtout d'une tradition. La Bresse de Saône-et-Loire est par excellence un pays de transition. Ses toits à double pente représentent donc un compromis qui traduit la lutte d'influences ethniques entre le Nord et le Midi.

Cette pente rompue s'explique également par des raisons techniques. Une toiture à pente rapide exercerait une poussée latérale trop grande sur les murs peu assis, presque sans fondations.

Tandis que la rupture de pente transforme partiellement le poids de la charpente en force verticale moins dangereuse pour l'équilibre de l'édifice. D'autre part, dans un pays de pauvre luminosité et de maisons basses, si l'avant-toit prolongeait la pente forte, l'éclairément déjà déficient serait encore diminué. La rupture de pente permet une meilleure exposition de la façade aux rayons lumineux.

Enfin, l'avant-toit, débordant largement le corps du bâtiment et soutenu par des colonnes de fer a d'autres causes plus utilitaires. Une galerie couverte est ainsi constituée. Le paysan la nomme « le sevron » ; elle lui permet de circuler à l'abri de la pluie et de la boue ; il y dépose ses sabots souillés de terre et de fumier avant de pénétrer dans ses appartements, au retour des champs ou de l'étable ; et, lorsqu'elle est entourée de grilles, elle le protège des familiarités intempestives de la volaille ou des porcs en liberté dans la cour.

De plus, cet auvent remplit le rôle très important dans une ferme bressane de séchoir à maïs. Sous l'avant-toit exposé à l'Est sont suspendus les épis de maïs, soit en grappes ou « raisins » de trente « panouilles », soit en nœuds, deux par deux.

A demi cachés par le feuillage léger des saules et des peupliers, ces toits de tuiles rouges où pendent les raisins dorés du maïs sont la plus belle parure de la ferme bressane.

Parfois un élément décoratif rehausse encore le cachet de ces toitures si caractéristiques : les cheminées sarrasines, vestiges d'une influence mal définie. Elles sont rares dans le Louhannais. Leurs mîtres agrémentées d'arabesques orientales demeurent un mystère pour les historiens. Pour le paysan, elles ne sont que de dangereuses ruines branlantes ; aussi, il les a remplacées presque partout par de prosaïques cheminées en maçonnerie banale. (Sauf les trente plus belles, classées monuments historiques.)

2° La résidence.

Dans cette maison basse, linéaire, sans étages, la résidence comprend traditionnellement :

- a) La salle principale ou « hutau » ;
- b) La chambre du poêle ;
- c) Les chambres des filles, des valets et des vieux ;
- d) Les chambrons ou réduits de débarras.

L'hutau sert de pièce commune où maîtres et valets se réunissent pour les repas. L'aire, jadis de terre battue, est aujourd'hui carrelée de briques rouges. Les murs sont blanchis à la chaux chaque année avant la fête paroissiale. Autrefois, le chauffage était assuré par la cheminée sarrasine, maintenant remplacée par la cheminée à hotte. Deux portes permettent l'accès de plain-pied dans la cour, une sur chaque façade. De temps en temps, des volailles vagabondes ou des porcelets curieux profitent de ces issues pour rôder dans la pièce et glaner quelque nourriture. Des meubles rustiques remplissent avec peine l'immense surface : une grande table de bois au centre, des lits très hauts dans les coins. Sur un côté, les familles pieuses entretiennent une petite chapelle avec une statue de la vierge, un rameau de buis, deux chandeliers, un bénitier et une image sainte. De l'autre côté, c'est l'évier qui n'est qu'une vaste dalle de pierre grossièrement taillée. Des « seilles » remplies de l'eau tirée au puits y reposent. Un « dresseur » supporte la vaisselle courante le plus souvent mêlée à la vaisselle laitière. Les récipients destinés à recevoir « le boire des cochons » gisent à proximité. Un conduit s'ouvrant à même le mur déverse au dehors les eaux souillées dans un cloaque où s'ébattent poulets et canards.

Ce tableau aux couleurs sombres et douteuses n'est pas, hélas, la reproduction de l'œuvre d'un peintre réaliste des siècles passés. Il correspond encore, dans ses grandes lignes, à une réalité à peine modifiée.

Avec ses portes ouvrant sur les deux façades, sa cheminée sur le ciel, l'hutau, pièce fraîche d'accès facile, tient lieu de résidence d'été. La « chambre du poêle », au contraire, s'anime pendant la mauvaise saison. Le paysan vient alors y vivre dans une douce chaleur mais aussi dans une atmosphère viciée par les émanations du foyer et la respiration des nombreux invités durant les longues veillées d'hiver.

Dans certaines fermes il n'y avait, naguère, aucune autre pièce que l'hutau et la chambre du poêle : les domestiques couchaient à l'écurie.

Quand les salles secondaires existent, elles présentent les mêmes défauts que les pièces principales : plafond bas, obscurité, humidité...

Cette brève description des appartements réservés à l'homme met déjà en évidence le caractère particulier de l'habitation rurale : elle remplit la double fonction de résidence et de lieu de travail. A la campagne, la maison n'est pas seulement un refuge en vue du repos comme elle l'est — ou devrait l'être — pour l'ouvrier ou l'employé des villes. Pour le paysan, elle représente avant tout le centre même de son travail. C'est pourquoi il sacrifie parfois son confort personnel à des considérations utilitaires étrangères à l'hygiène la plus élémentaire. La promiscuité des animaux s'ajoutant à la vétusté de la construction fait trop souvent de la maison campagnarde mal agencée, un taudis. Ces taudis ruraux sont aussi fréquents mais moins connus que les taudis urbains. Ils sont encore plus dangereux en raison des maladies communes à l'homme et aux animaux (brucellose, tuberculose, charbon, botulisme, etc...) qu'ils contribuent à entretenir.

L'étude des dépendances de la ferme permet de mesurer encore mieux tous les dangers que peut faire courir à l'homme un Habitat Rural négligé.

3° Les dépendances.

Les dépendances de la ferme sont le point d'intersection des deux voies qu'empruntent les germes qui vont de l'homme à l'animal et de l'animal à l'homme. Selon l'hygiène de cette partie de l'habitat, la contamination à double sens cesse ou se perpétue en cercle vicieux.

Les maladies contagieuses communes à l'homme et aux animaux ont une importance sociale car elles sont un danger pour l'homme, mais aussi une grande importance économique comme obstacle au développement de l'élevage en s'ajoutant encore aux affections spécifiquement animales.

Ainsi, dans une exploitation agricole, le logement des animaux peut être considéré comme une sorte de compromis entre les besoins de l'éleveur et ceux des animaux. Le principal objectif est en effet d'obtenir de l'animal domestique — tout en sauvegardant son bon état physiologique et la santé de l'éleveur — un niveau de production maximum avec le minimum de frais.

Ce sont les conditions du milieu ambiant : température, hygrométrie, luminosité, sol, etc..., qui permettent de définir une for-

mule de logement adaptée à chaque espèce animale, à chaque production et à chaque région.

La description des dépendances de la ferme bressane nous donnera les moyens de juger si leur conception actuelle répond à toutes ces considérations géographiques, économiques et hygiéniques.

a) Le bâtiment d'hébergement ou « buge ».

Ce corps de bâtiment est toujours distinct de la résidence : dans la maison en ordre lâche, la cour les sépare ; dans la maison-bloc, c'est un mur épais et non un galandage qui isole la grange ou l'étable de l'habitation.

1. Grange et Greniers.

La grange est située à une extrémité de l'édifice s'il s'agit de la ferme à bâtiments multiples, au centre, entre la résidence et les étables s'il s'agit de la ferme à bâtiment unique. Un immense portail en bois de 3 mètres de large sur 4 mètres de haut, composé de deux battants, permet aisément le passage des chars remplis de foin ou de céréales. Dans l'un des battants, une petite porte de taille ordinaire peut s'ouvrir indépendamment de la grande pour les allées et venues du personnel. Une ouverture sur l'autre face du bâtiment réalise parfois la ventilation de l'atmosphère et un passage aux gerbes lors des battages. Les chars, chariots, cuve, pressoir, remplissent l'espace libre en terre battue. Aucun plafond, les greniers à fourrage s'ouvrent directement sur l'aire. Une échelle, dressée dans la grange, donne accès à ces fenils qui s'allongent au-dessus des étables. C'est par cette issue que le cultivateur abat chaque jour le foin nécessaire à l'alimentation de son bétail.

Parfois, quand la récolte a été très abondante, un fenil supplémentaire est constitué provisoirement au-dessus de l'aire en tendant des perches de bois entre les poutres : c'est le « bocher ».

Dans les vieilles granges aux murs d'argile, aux vastes portes gémissantes de planches disjointes, aux toits ondulés de tuiles croûlantes, le soleil roux d'automne pénètre largement par toutes les fentes du toit et les fissures des murs. Il allume dans la pénombre de grandes poutres de lumière qui s'entrecroisent et s'enchevêtrent encore dans l'entrecroisement et l'enchevêtrement des

véritables poutres sombres de bois. L'ancienne grange bressane est un bâtiment d'air et de lumière autant que de glaise et de bois. La conservation du foin, entreposé dans de telles conditions, n'est pas très bonne. Poussières et moisissures viennent déprécier un fourrage déjà médiocre parce que récolté trop tard après la floraison ou après de fortes pluies, ce qui l'a lessivé de ses constituants nutritifs (pro-vitamines A notamment) et ne lui a laissé que son support cellulosique.

Les granges récentes, construites en pierres, si elles conservent le même agencement, n'offrent heureusement plus cet aspect délabré ni ces inconvénients.

Les greniers à grains sont disposés généralement au-dessus des écuries.

2. Ecuries.

Sauf dans les grandes fermes d'autrefois et dans quelques bâtiments modernes, le local réservé au cheval n'est pas distinct de celui des bovins. La plupart du temps, c'est un coin de l'étable, aménagé en stalle pour l'unique cheval de l'exploitation, qui fait office d'écurie. Une telle cohabitation n'est d'ailleurs pas un inconvénient majeur. La température nécessaire aux vaches laitières et aux chevaux est en effet sensiblement la même, de 15 à 18 degrés C. environ. De plus, il n'y a que de très rares maladies qui soient communes aux deux espèces (*Brucella abortus*, agent de l'avortement épizootique de la vache se retrouve parfois dans les collections purulentes des maux de garrot ou de nuque de l'espèce équine). Par contre, il est formellement contrindiqué d'introduire poules et pigeons dans l'écurie en raison de la transmission possible d'un parasite des oiseaux (*Dermanyssus gallinæ*) qui occasionne une gale du corps chez le cheval. Cette dernière précaution est souvent négligée en Bresse.

Quand une écurie distincte existe, elle est loin de satisfaire toujours aux conditions requises.

Son **orientation** est fréquemment Nord ou Sud alors qu'elle devrait être l'Est ou l'Ouest pour que le local soit frais en été, chaud en hiver, à une température moyenne le soir lorsque le cheval rentre en sueur d'une journée de travail.

Sa **situation**, dans la ferme bressane moderne est parfaite. Elle est à proximité de l'habitation, comme il se doit. Le cheval est

en effet un animal sociable ; en outre, fréquemment sujet aux « coliques », il demande une surveillance particulière.

L'écurie n'est pas très vaste. N'hébergeant qu'un ou deux chevaux, au maximum, pour une exploitation de 15 ha, le poulinage étant rarement pratiqué, ses dimensions sont cependant suffisantes. Seule, la hauteur laisse à désirer : elle atteint à peine 2,50 m. alors qu'elle devrait dépasser 2,80 m. et même 3 m. Une stalle mesure en moyenne 3 m. de longueur dont 0,50 m. pour la mangeoire ; 1,50 m. de largeur ; 1 m. à peine est réservé au couloir de service situé derrière l'animal.

Ces dimensions pourraient être toutefois augmentées sans inconvénients pour renforcer le cubage d'air (30 m³ au moins par cheval). La largeur d'une stalle devrait être supérieure à la hauteur au garrot car, trop étroite, elle oblige le cheval à se coucher dans de mauvaises positions génératrices de tares disgracieuses comme l'hygroma du coude (ou éponge). La longueur devrait permettre à l'animal de se tenir à bout de longe.

Les **séparations** sont des bâts-flancs fixes en bois de 1,40 m. suffisamment hauts pour ne pas être enjambés. En raison de la faible largeur des stalles et de leurs séparations inamovibles, l'accès auprès d'un animal malade, surtout s'il est en décubitus, est donc assez difficile et dangereux. Pendant les crises de coliques, les panneaux de bois tendre et les murs de pisé friable sont souvent endommagés.

Un licol ou un collier fixé à une chaîne constitue le **mode d'attache** habituel. Il y aurait avantage à ce que la chaîne porte à son extrémité un anneau coulissant le long d'une barre de fer verticale scellée dans le mur afin que le cheval puisse relever ou baisser la tête à volonté sans risquer d'entraver ses membres antérieurs.

La **mangeoire**, en pierre, creusée au ciseau ou en ciment moulé, a une largeur en gueule de 0,40 m., une profondeur de 0,25 m., une largeur au fond de 0,22 m. La distance de son bord supérieur au sol est de 1 m. environ, ce qui est correct : elle doit représenter les 65/100^e de la hauteur au garrot qui est de 1,55 à 1,60 m. pour les chevaux de Bresse. Il serait avantageux d'incliner la murette qui la soutient pour éviter le frottement des genoux, cause de lésions indélébiles.

Le **râtelier**, surplombant la mangeoire, est souvent fixé trop haut. Sa base est à 1,50 m. du sol au minimum, alors qu'à 1,20 m.

elle permettrait de diminuer le degré d'inclinaison et la chute des poussières du fourrage dans les yeux de l'animal.

Le **sol**, de plus en plus rarement en bois, est en béton, résistant à l'usure, dans lequel sont ménagées des rainures pour le rendre non glissant. La pente doit être douce pour favoriser l'écoulement des urines vers la rigole d'évacuation sans toutefois fausser les aplombs des sabots.

Le **plafond**, lorsqu'il est en plancher, n'est pas imperméable aux poussières ni aux gaz des fumiers de l'écurie qui peuvent ainsi altérer les grains entreposés au grenier. Aussi, les plafonds de briques jointives se généralisent à bon escient.

La **litière** est constituée de paille de céréales. Le fumier n'est pas toujours évacué journallement comme il se devrait. L'odeur forte et piquante de l'ammoniaque surprend lorsqu'on franchit la porte de ces écuries mal tenues. Il n'est pas étonnant de constater alors la fréquence de la fluxion périodique des yeux. Ce fait s'explique facilement si l'on s'en réfère à la théorie de la sensibilisation qui fait jouer un rôle essentiel aux peptones du crottin dans la genèse de cette affection.

De plus, l'atmosphère humide ainsi entretenue est nuisible aux harnais suspendus au mur dans un coin de l'écurie alors qu'ils devraient être à l'extérieur, hors d'atteinte des vapeurs d'ammoniaque.

Les **ouvertures** sont loin de couvrir le 1/20^e de la surface des murs. Une porte de 2 m. sur 1,20 m. laisse à peine passer un cheval harnaché. Quant à la fenêtre, unique, de 0,70 m. sur 0,50 m. elle n'assure pas une ventilation correcte si l'on considère qu'un cheval moyen de 550 kg. rend irrespirable plus de 100 m³ d'air en 24 heures.

Encore moins peut-être que l'écurie, l'étable respecte les normes rationnelles.

3. Etables.

L'état actuel des étables en Bresse entraîne de graves conséquences hygiéniques et économiques qui nécessitent des mesures urgentes d'amélioration.

Description de l'étable bressane.

— **Disposition et dimensions.** - Elle est en général du type transversal à un rang (la rangée d'animaux est perpendiculaire au faîtage du bâtiment), ou à deux rangs têtes aux murs. Construite pour contenir 8 à 10 têtes de bétail tout au plus, ses dimensions sont 8,50 m. à 9 m. de longueur, 4 m. à 4,50 m. de largeur et 2,30 m. de hauteur au maximum. L'emplacement réservé à une vache mesure 1 m. à 1,10 m. de large sur 2,50 m. de long auxquels s'ajoute 0,60 m. pour la crèche. Ce sont donc des stalles dites longues. Le couloir d'alimentation fait défaut. A l'arrière des bêtes, le couloir de service de 1 m. de large court sur toute la longueur de l'étable. Il est limité d'un côté par le mur, de l'autre par une frontière mouvante constituée par le bord postérieur de la litière qui comble plus ou moins une rigole d'écoulement mal dessinée.

— **Séparations.** - Des séparations fixes isolent les animaux deux par deux ou trois par trois, ce qui n'est pas indispensable étant donné le caractère nonchalant et pacifique des bovins de la race pie-rouge élevés en Bresse. Leur suppression faciliterait d'autant la désinfection et diminuerait le coût de la construction. Les vélages ne se font pas dans un local particulier. Aucun emplacement bien fixe n'est prévu pour les veaux. Souvent ils sont attachés ou parqués à une extrémité de l'allée sur un peu de paille humide. Quelques chèvres subissent le même sort.

— **Système d'attaches.** - Ils se résument à deux variétés très simples : la chaîne à trois branches pour les vaches, la corde avec ou sans collier de cuir pour les veaux.

— **Crèches et râteliers.** - Les crèches, communes, haussent leur bord supérieur jusqu'à 0,70 m., ce qui est néfaste à la conformation et gênant pour les animaux en état de gestation. Une distance de 0,50 m. correspondant à la hauteur de l'articulation du coude au-dessus du sol serait amplement suffisante. La largeur en gueule est de 0,50 m., au fond de 0,40 m. et la profondeur de 0,25 à 0,30 m. La vidange et la désinfection de ces parallélépipèdes rectangles de bois, de pierre ou de ciment sont laborieuses.

Le râtelier, dont la longrine inférieure est à 1 m. du sol, a des roulons de 0,60 m. Entièrement de bois, il longe toute la rangée.

— **Abreuvement.** - La prise d'eau sous pression à l'intérieur de l'étable est assez rare. Plus rares encore sont les installations d'abreuvoirs automatiques. L'hiver, le paysan donne à boire au seau, l'été, ses vaches se désaltèrent à l'auge, dans la cour, dans la mare ou la rivière.

— **Sol et litière.** - Le sol des vieilles étables est en terre battue recouverte ou non de grandes planches de bois épais. Le béton peu onéreux et plus solide que la brique poreuse et fragile s'emploie de préférence dans les constructions nouvelles. Une pente de 1 cm. par mètre doit être ménagée pour le bon écoulement du purin vers la rigole qui elle-même devrait posséder une légère dénivellation sur sa longueur. Une abondante litière de paille de blé ou d'orge ne fait jamais défaut. Il serait nécessaire pourtant de renouveler plus souvent les litières souillées et de bétonner les sols de terre où l'urine s'accumule.

— **Les murs.** - Ils sont crépis naturellement par la crasse et les déjections accumulées peu à peu. Un badigeon de chaux périodique recouvre mal le tout. Une humidité gluante les tapisse.

— **Les plafonds.** - Trop bas, ils sont constitués souvent encore par des clayonnages recouverts de fourrage ou par des planches non jointives. Les poutres, apparentes, littéralement tapissées de toiles d'araignées sont des réceptacles parfaits de poussières et de microbes divers. Le plafond maçonné de briques plates se généralise heureusement à l'heure actuelle.

Le long des grosses poutres sont aménagés les « nids » des pigeons : ce sont de simples casiers en planches ou de petits paniers en osier tressé. La fermière ne s'intéresse vraiment à eux que lorsque les pigeonnaux dodus, à peine emplumés sont prêts à s'envoler car c'est le moment de les capturer pour les vendre au marché. Chaque fois qu'un intrus pénètre dans l'étable, un tourbillon de plumes effrayées jaillit du plafond et enveloppe le front du visiteur : ce sont les pigeons qui s'enfuient pour aller picorer dans la cour la nourriture des poules ou glaner sur les chaumes des épis oubliés.

Le système d'un abat-foin pratiqué dans le plafond est abandonné à juste titre.

Par mesure d'économie, une seule ampoule électrique de la plus faible puissance, dont les maigres rayons rougeâtres sont encore tamisés par le voile poussiéreux des toiles d'araignées, essaie vai-

nement de distribuer la lumière à toute l'étable. Ce petit luminon qui était un immense progrès il y a 25 ans n'est plus suffisant, d'autant plus que, même durant la journée, les ouvertures n'assurent pas un éclaircissement correct.

— **Les ouvertures.** - Elles comprennent une ou deux portes aux extrémités du couloir de service et une lucarne. L'une de ces portes s'ouvre parfois dans la grange, l'autre sur la cour. Elles sont à deux battants et mesurent 1,90 m. de haut sur 1,40 m. La lucarne de 0,50 m. sur 0,80 m. porte, sur un châssis dormant, des carreaux obscurcis par des parcelles de déjections bovines ou de mouches ; un bouchon de paille ou un lambeau de vieux sac remplace la vitre cassée depuis des années. Le rebord de la fenêtre sert d'étagère pour les onguents vétérinaires et le matériel de pansement.

La surface éclairante est donc bien éloignée du 1/15^e de la surface intérieure. La ventilation qui devrait renouveler 45 m³ d'air par heure et par bovin adulte est également mal assurée. Aucune cheminée d'aération n'est prévue. Certes, une douce température, une lumière reposante, une certaine humidité sont les facteurs nécessaires à une bonne production laitière. Mais il ne faut pas tomber dans l'excès inverse. A l'intérieur de locaux calfeutrés, sombres et humides, l'accumulation du gaz carbonique, de l'ammoniaque et du gaz sulfureux, s'ajoute à une élévation anormale de la température et du taux de vapeur d'eau. Ainsi se crée dans les étables bressanes une atmosphère à l'odeur si caractéristique et un micro-climat sub-tropical éminemment préjudiciables aux organismes qui sont obligés d'y vivre.

De cette brève description, il se dégage que le principal défaut de l'étable bressane est le manque d'hygiène que viennent aggraver l'exiguïté et le surpeuplement.

Pour l'ensemble de l'habitat bressan, le rapport du nombre de bovins par la surface des terres et des prés montre que la population bovine est voisine de une tête par hectare. Ce rapport est trop élevé, d'autant plus que les sols et les fourrages de la région sont pauvres.

Canton de Beaurepaire.....	1	bovin pour	0,88 ha.
— Cuiseaux	1	—	1,07 ha.
— Cuisery	1	—	1,30 ha.
— Louhans	1	—	1,06 ha.
— Montpont	1	—	1,03 ha.
— Montret	1	—	1,60 ha.
— Pierre	1	—	1,10 ha.
— St-Germain-du-Bois ..	1	—	1,30 ha.
— St-Germain-du-Plain ..	1	—	1,20 ha.
— St-Martin-en-Bresse ..	1	—	1,70 ha. (1)

Si nous choisissons dans l'un de ces cantons (Cuisery) de l'arrondissement de Louhans, la commune de Huilly, nous constatons que pour 804 ha de prés et de terres (la superficie totale étant de 1.165 ha) la population bovine atteint environ 700 têtes (registre décennal de statistique agricole, mise à jour 1953), ce qui donne 1,14 ha par bête à cornes.

A l'intérieur de cette commune pénétrons dans l'étable quelconque d'une ferme ordinaire appartenant à M. G... Sur les 12 ha 20 ares de l'exploitation, seuls 9 ha sont mis en culture ou en herbage, 3 ha étant loués et 20 ares couverts de forêts. Les huit bovins adultes qu'élève cette ferme n'ont donc à leur disposition que 9 ha médiocres.

Les dimensions de l'étable par rapport au nombre de ses habitants sont du même ordre. Dans l'exemple ci-dessus une longueur de 9 m., une largeur de 4,20 m., une hauteur de 2,20 m. donnent un cubage de 83,16 m³, c'est-à-dire à peine plus de 10 m³ par animal alors qu'une vache laitière devrait avoir à sa disposition 25 m³ et une ventilation suffisante.

Le cultivateur de Bresse fait une grave erreur s'il croit qu'en entassant des animaux dans une étable exiguë et sur une exploitation réduite, il augmente son bénéfice. D'une part, le bétail en surnombre sur une surface de terrains pauvres sera mal nourri et faible, d'autre part, en stabulation dans des locaux surpeuplés et sans hygiène, il sera la proie de multiples affections qui prolifèrent à l'envie sur les organismes déficients.

(1) André RAMUS. Chiffres relevés dans : Vie paysanne et technique agricole (exemple de la Bresse louhannaise), p. 76.

Conséquences hygiéniques de l'état actuel des étables bressanes. Améliorations à envisager.

I. L'hygiène de l'étable et les maladies de la nutrition.

« Là où le soleil pénètre, le vétérinaire n'entre pas. » (Dicton populaire.)

« Le bétail bressan est sous-alimenté même quand il y a à sa disposition une quantité normale de fourrage... Ce régime défectueux à plus d'un titre ne livre pas à l'organisme les minima nécessaires de Calcium et de Phosphore. De plus, il bouleverse les rapports entre ces deux éléments ; or, tout déséquilibre rend plus problématique encore l'assimilation calcique et phosphorée. Aux effets de cette carence viennent s'ajouter ceux d'une stabulation dans des locaux peu hygiéniques, mal aérés et obscurs. La fixation du calcium déjà compromise par l'insuffisance et le déséquilibre de la ration est entravée par l'absence de lumière » (1).

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant de constater en Bresse, sur les jeunes veaux, du **rachitisme** avec son cortège habituel de symptômes divers : articulations douloureuses, diarrhée, crises nerveuses, etc... Sur les adultes, ce sont l'**ostéomalacie**, l'**ostéofibrose** et l'**ostéoporose**. Les os se ramollissent, se déforment ou se brisent. Il est fréquent alors de constater à l'époque de la mise au pâturage des fractures dites « spontanées » mais qui sont en réalité préparées de longue date par une nourriture et une stabulation hivernales défectueuses. Dans le département de Saône-et-Loire, « pendant le premier semestre de 1935, ont été sacrifiés d'urgence 311 bovins, dont 177 présentaient des fractures simples ou multiples, 12 des luxations et 4 des arrachements tendineux... Sur les 177 bovins, 159 étaient de la race tachetée de l'Est et vivaient en Bresse » (2).

Un autre aspect de ce syndrome se manifeste dans la perversion du goût ou **pica**. L'animal carencé a tendance à lécher les murs, le dos de ses voisins, n'importe quel ustensile ou vêtement. Il ingère ainsi de la terre, des poils et toutes sortes d'objets hétéroclites (fils de fer, épingles à cheveux, pointes). Ce tic explique

(1) et (2). P. ROSSI, Directeur des Services Vétérinaires de Saône-et-Loire. Contribution à l'étude des dystrophies osseuses. Extrait du Bulletin de la Société des Sciences Vétérinaires de Lyon, n° 5, 1935.

la fréquence relative en Bresse des corps étrangers du réseau, des obstructions intestinales par ægagropiles ou de simples coliques d'indigestion chez les bêtes bovines.

Enfin, les mêmes causes provoquent avant ou après le part, la **fièvre vitulaire** (assez rare en Bresse étant donné le faible rendement laitier), l'**infécondité**, la **frigidité**.

Pour lutter contre ces accidents, il faut, certes, améliorer l'alimentation déséquilibrée en phosphore, calcium et vitamines, soigner les animaux carencés par des injections de vitamines, d'hormones, de calcium, amender les sols par le drainage, le chaulage et les engrais phosphatés, mais il faut également remédier, par l'intermédiaire de l'habitat au manque d'irradiation ultra-violette qui transforme dans la peau même des animaux certains corps (les stérols) en vitamines D.

Quand des ouvertures suffisantes permettront aux rayons bien-faisants du soleil et à l'oxygène de pénétrer dans la pénombre malsaine des étables bressanes, ces maladies de la nutrition, si graves dans leurs conséquences économiques, seront moins nombreuses.

2. L'hygiène de l'étable et les maladies contagieuses.

Les principales maladies contagieuses du bétail qui, en Bresse loughannaise ont pour cause directe ou indirecte le mauvais état de l'habitat rural sont : la tuberculose, la brucellose, la vaginite granuleuse, la septicémie des veaux et les mammites.

La tuberculose.

« La tuberculose, chez les animaux comme chez l'homme, est une maladie du logement. C'est dans les étables étroites, mal aérées et surtout surpeuplées que la tuberculose est fréquente » (1). Le taudis animal comme le taudis humain sont ses domaines. Car le bacille de Koch, à part quelques souches très virulentes, est un bacille « calme ». Il faut un affaiblissement du terrain pour le réveiller et des infections répétées pour lui permettre de s'implanter. Certes, chez nos animaux domestiques et particulièrement les vaches laitières, la fatigue de l'organisme est provoquée principalement par une mauvaise alimentation, une sélection poussée,

(1) L. PANISSET. Les maladies infectieuses des animaux transmissibles à l'homme, p. 5.

bref, par une exploitation intensive mal comprise. Mais, en dernier ressort, c'est la déficience de l'habitat, qui, englobant tous ces facteurs, est la cause prédisposante essentielle.

La tuberculose animale est un danger pour l'homme, non seulement en raison de la dissémination des germes par des lésions ouvertes mais surtout par l'absorption d'aliments d'origine bovine contenant le bacille de Koch. L'utilisation du lait cru non bouilli ou du lait mal pasteurisé est plus à craindre encore que l'ingestion de viandes en provenance de bêtes tuberculeuses. A l'inspection des viandes, les carcasses reconnues impropres à la consommation sont saisies systématiquement en totalité ou en partie. C'est là le second aspect, économique, du développement de la tuberculose bovine. Cette maladie fait perdre chaque année des sommes considérables aux éleveurs, malgré la faible mortalité, par saisie des viandes ou par infécondité et avortements. En outre, une étable où règne sournoisement la tuberculose menace les autres espèces domestiques. On constate en Bresse une très nette progression de la tuberculose porcine et aviaire. Ces deux espèces se contaminent dans le pré, la cour où elles ont l'habitude de fouir ou de picorer aux abords du fumier, mais avant tout par leur nourriture à base de lait. Il apparaît chez le porc une tuberculose osseuse ou plus simplement un retentissement ganglionnaire (ganglions de la tête, de l'intestin). Chez les volailles, une tuberculose intestinale avec cachexie extrême, diarrhée et mort dans le marasme. Il ne reste plus qu'à sacrifier toute la basse-cour, désinfecter le poulailler et laisser les locaux et la cour vides de volailles pendant deux mois durant lesquels les rayons du soleil stériliseront les sols. Ensuite, il faudra repeupler la basse-cour en prenant bien garde de ne pas la contaminer à nouveau par l'intrusion de poules malades des fermes voisines ou par les excréments et les produits laitiers de l'étable infectée de la ferme même. Une étable peuplée de bovins tuberculeux a donc sur toute la ferme des conséquences désastreuses dans leur variété et leur sévérité.

En Bresse, les sondages faits par tuberculinations et inspection des viandes ont prouvé que 35 à 40 % du cheptel bovin est tuberculeux (en moyenne 25 % de réagissants). Jusqu'à présent, bien peu de mesures ont été prises, malgré les dispositions de la loi du 7 juillet 1933 qui prévoyait la possibilité d'interventions prophylactiques subventionnées (et notamment l'assainissement et

l'aménagement hygiénique des étables) pour les propriétaires se soumettant aux contrôles officiels. La Direction Départementale des Services Vétérinaires a porté son action en Bresse loughannaise sur deux points principaux : Romenay et Saint-Germain-du-Bois. Un arrêté précise que le lait cru vendu dans les agglomérations de plus de 2.000 habitants doit provenir de vaches ne réagissant pas à la tuberculine. L'insuffisance de la lutte en vue de l'éradication de la tuberculose dans les étables bressanes a pour causes la faiblesse des subventions et l'incompréhension des éleveurs isolés et, il faut bien le dire, des organismes syndicaux agricoles eux-mêmes.

Mais une nouvelle loi sur la tuberculose bovine a été votée en 1954 (24 novembre) qui remplace la prophylaxie libre individuelle et subventionnée par une prophylaxie toujours libre et subventionnée mais collective. Ce n'est plus à la demande d'un propriétaire isolé mais sur l'initiative d'un groupement de cultivateurs que la prophylaxie sera mise en œuvre. Si dans une région plus de 60 % des éleveurs se sont entendus, les 40 % restants seront obligés eux aussi de donner leur accord. Ainsi, au lieu de désinfecter et d'aménager une étable çà et là, on assainira toutes les étables de tout un village ou un canton. La surveillance et le contrôle sanitaires en seront d'autant facilités et plus efficaces encore.

Ces modalités juridiques nouvelles utiliseront certainement les modalités sanitaires anciennes. Pour l'éradication de la tuberculose dans un local infecté et dans un pays où les réagissants à la tuberculine sont très nombreux, il faut prévoir :

- L'élimination des animaux reconnus cliniquement atteints.
- La séparation des animaux réagissants et des animaux sains en éloignant les sains dans une autre étable totalement indépendante ou en les séparant dans la même étable par une cloison étanche. Le lot infecté sera éliminé peu à peu, les veaux naissant de vaches tuberculeuses soustraits dès leur naissance au milieu contaminé. L'aménagement de crèches et d'abreuvoirs individuels ainsi qu'une surveillance de l'hygiène générale de l'étable sont absolument nécessaires.

Ainsi, il est clair que la réussite dans cette lutte contre la tuberculose animale aussi bien qu'humaine réside dans l'adoption de mesures collectives faisant une large part à la réfection de l'habitat.

La Brucellose.

La fièvre de Malte ou Brucellose est caractérisée entre autres par l'avortement chez l'animal et une fièvre ondulante chez l'homme. Après avoir été méditerranéenne, elle pénètre au cœur de la France, constate le Professeur L. Panisset, « grâce au renfort apporté au contagement caprin par le contagement bovin ».

En Bresse, peu de chèvres, pas de moutons, donc peu d'avortements dus à *micrococcus melitensis*. Par contre, l'avortement épizootique bovin dû au bacille de Bang ou *bacillus abortus* est relativement fréquent : parmi tous les avortements recensés, un grand nombre (la moitié) ont des causes diverses, traumatiques, alimentaires. (Le fameux déséquilibre phosphocalcique qui est à l'origine de tant d'accidents en Bresse est, là encore, à incriminer.) Mais sur les 50 % d'avortements infectieux, 70 % sont brucelliques d'après les agglutinations pratiquées au laboratoire de diagnostic de la Direction départementale des Services Vétérinaires de Saône-et-Loire (P. Rossi) et du Centre de Ceyzériat dans l'Ain, près de Bourg.

Les deux germes *micrococcus melitensis* et *bacillus abortus* sont maintenant classés dans le même genre, celui des *brucella* dont ils constituent deux espèces, *brucella melitensis* pour la chèvre et *brucella abortus* pour la vache. Ils peuvent passer de la chèvre à la vache et réciproquement. Ils sont tous deux dangereux pour l'homme à des degrés différents. La cohabitation dans l'étable de la chèvre et des bovins présente donc une double contre-indication.

— Un bovin tuberculeux peut infecter la chèvre. Rarement tuberculeuse elle contracte cependant la maladie dans ces conditions d'infection massive et répétée. Si c'est sous la forme d'une mammite, son lait plus souvent consommé cru que le lait de vache est très nocif.

— Si la chèvre est brucellique, elle peut infecter les vaches. L'affection ainsi provoquée ayant alors pour origine *brucella melitensis* est encore plus dangereuse pour l'homme que celle conférée par *brucella abortus*, hôte habituel de la vache. La brucellose humaine qui peut s'en suivre est en effet grave et tenace.

Dans la brucellose, le lait, ses dérivés non fermentés mais aussi les fumiers, les purins souillés par les mucosités virulentes des voies génitales sont contagifères. La contagion d'un animal à l'autre se

fait par l'utilisation des pâturages et des abreuvoirs communs mais l'étable est surtout responsable car la voie d'introduction la plus courante est la voie transcutanée et muqueuse : la peau des membres postérieurs, la mamelle, les lèvres vulvaires qui macèrent dans une litière malpropre laissent passer les brucella.

La brucellose humaine est rarement transmise d'homme à homme : celui-ci s'infecte au contact de l'animal malade et des locaux contaminés.

Aussi la lutte contre les brucelloses se mènera au stade de l'infection animale. Elle comprendra une prophylaxie médicale (dépistage des malades et vaccinations des jeunes mères), mais surtout des mesures de prophylaxie sanitaire dont les principales dispositions concernent l'aménagement de l'habitat rural :

1) Les animaux qui mettent bas doivent être isolés huit jours avant le part et un mois après, dans un local spécial ou, à défaut, dans une loge particulière dont l'écoulement du purin sera indépendant de celui du reste de l'étable.

2) Le sol du local où aura lieu le vêlage sera désinfecté à la chaux vive ou au chlorure d'ammonium brut.

3) Les avortons, les morts-nés et les enveloppes fœtales (délivrances) ne seront pas jetés négligemment sur le fumier mais enterrés soigneusement après avoir été arrosés d'un désinfectant puissant.

La Vaginite granuleuse.

C'est une affection contagieuse, caractérisée par de petits nodules sur la muqueuse vulvaire, entraînant la stérilité malgré l'apparition de chaleurs normales. Elle contribue, avec la brucellose, à perturber la fonction de reproduction des vaches bressanes. Sa présence sur des génisses non encore saillies prouve bien que le principal mode de contagion se fait par l'intermédiaire de la litière. Les précautions et l'aménagement d'une stalle de vêlage, préconisées pour lutter contre la brucellose sont donc valables aussi contre cette maladie vénérienne transmise par le taureau mais disséminée par les étables mal tenues.

Infection des jeunes veaux à la mamelle.

L'étable sombre, sans emplacement spécial pour les vaches qui mettent bas ni pour les veaux nouveaux-nés, où le rachitisme sévit à l'état chronique, réalise un terrain propice et un milieu de culture favorable à tous les germes des maladies des jeunes bovins.

La prophylaxie médicale des infections des veaux à la mamelle par injections intramammaires de pénicilline à la vache gestante, par distribution de vitamines A et D, par immunisation active ou passive grâce à des stocks ou autovaccins, grâce aux sérums, est certes efficace.

Si une infection se déclare cependant, la thérapeutique actuelle à base de sulfamides, pénicilline, streptomycine, auréomycine diminue maintenant dans de grandes proportions les lourdes pertes qui sévissaient autrefois avant l'usage des antibiotiques. Mais tout cet arsenal médical prophylactique et thérapeutique ne saurait faire oublier l'importance majeure de la prophylaxie sanitaire qui a l'avantage d'être moins coûteuse et polyvalente.

Prévoir un local isolé et propre pour le vêlage, nettoyer l'ombilic du nouveau-né, maintenir le jeune veau dans un box particulier sur de la paille fraîche, sont des précautions peu onéreuses qui évitent presque à coup sûr l'apparition dans les étables des diarrhées colibacillaires ou paratyphiques, des broncho-pneumonies pasteurelles ou streptococciques, des arthrites et des septicémies diverses.

Les Mammites.

La voie galactogène étant la porte d'entrée principale des germes qui occasionnent les mammites, il importe de veiller à la propreté des litières, au bon écoulement des urines tout particulièrement sous les vaches laitières. Le cultivateur doit savoir qu'il ne faut pas traire le lait d'une mamelle malade directement sur la litière pour ne pas ensemer celle-ci en germes pathogènes.

La lutte contre les mammites, véritable fléau pour la production laitière, revêt d'abord un aspect économique mais aussi un grave aspect social. Le lait d'une mamelle infectée constitue en effet une source de contagion pour l'homme enfant ou adulte (angines à streptocoque, infections intestinales à entérocoque ou à colibacille, brucellose, tuberculose, etc...), l'état sanitaire de l'étable

est de toute première importance puisqu'il conditionne les pollutions avant la traite, en favorisant ou non les maladies générales ou mammaires et les nombreuses pollutions au cours de la traite, lors de la récolte du lait.

3. L'hygiène de l'étable et la récolte du lait.

Le lait est une des productions principales de la ferme bressane. Pour que cette source de profit ne tarisse pas il est nécessaire d'envisager une réforme des modalités de récolte de ce précieux liquide.

— Raisons d'être d'une récolte hygiénique du lait.

Le producteur de lait a tout avantage à livrer un lait riche, propre et sain. Bientôt, comme cela se fait déjà dans certaines régions, le lait ne sera plus seulement payé au litre ou au kilo, mais selon sa qualité, en tenant compte de la santé des animaux, de la propreté des locaux autant que de sa composition chimique et de sa teneur en matière grasse. L'Office international des épizooties envisage l'octroi de prêts et de subventions aux producteurs désireux de moderniser leur système de production en se pliant à un contrôle selon les directives gouvernementales.

La généralisation de la pasteurisation n'autorise pas la négligence dans la récolte du lait. Aucun lait n'est exempt de microbes et la pasteurisation ne vise qu'à la destruction des microbes pathogènes et à l'atténuation de la flore banale. Mais cette méthode de traitement a surtout un but économique, permettant une conservation et une distribution meilleures. Du point de vue hygiénique, en l'absence de contrôles répétés, elle n'est pas une garantie absolue. C'est à l'étable, au sortir de la mamelle que l'action sanitaire doit d'abord s'engager.

— Etat actuel des étables bressanes et récolte du lait : origines des pollutions.

Les étables bressanes ne réalisent pas dans leur état actuel — il s'en faut — les conditions optima d'une bonne récolte du lait. Nous avons décrit déjà leur atmosphère surchauffée et nauséabonde, leurs plafonds anfractueux et poussiéreux. Le toupillon gluant et les cuisses cuirassées de bouse des animaux entretenus

sur des litières sales attirent. l'été un essaim de mouches qui boivent à même les récipients. Enfin, la distribution du fourrage et l'étrillage des animaux se font souvent en même temps que la traite. Ce remue-ménage contribue encore à densifier le nuage de poussières auréolant le seau à lait.

De tels locaux et de telles pratiques ne sont ni un cadre idéal, ni une méthode rationnelle pour ce travail délicat.

— Conditions d'une bonne récolte du lait à la ferme.

La solution la meilleure serait de disposer d'un local spécial de traite où les vaches laitières sont conduites après le pansage. La machine à traire, à condition d'être bien entretenue est aussi un gage de propreté.

Une autre solution élégante consisterait dans l'aménagement de l'étable selon le procédé hollandais (fig. 5, p. 62, plan d'étable proposé aux éleveurs bressans par l'Union des Organisations agricoles du Sud-Est). Les principales caractéristiques de ces constructions sont les suivantes : la vache est placée dans une stalle courte (1,65 m. de long sans la crèche) sur une sorte de plateforme. Devant elle un couloir de service. La tête, maintenue dans un cornadis, limite les mouvements de l'animal dont le train postérieur surplombe une rigole profonde.

Ainsi les matières fécales ne souillent pas sa croupe ni sa mamelle. Cette disposition a l'avantage de contribuer avec le maximum d'efficacité à la propreté de l'étable, de l'animal et des laits récoltés.

Mais il n'est pas besoin de tant de frais. L'amélioration des étables existantes et la volonté d'être propre suffisent. Un sol imperméable favorisant un écoulement convenable des urines, des murs cimentés et lisses, des plafonds nets permettant une désinfection facile, une aération régulière, un éclairage correct, de l'eau à discrétion, tels sont les facteurs essentiels d'hygiène élémentaire nécessaires à une bonne récolte du lait dans l'étable.

En conclusion, une étable doit remplir trois fonctions principales :

1° Permettre une alimentation rationnelle, une respiration physiologique, un éclairage décent prévenant les **maladies de la nutrition**.

- COUPE SUR ÉTABLE : SYSTÈME HOLLANDAIS - fig. n° 5 -

Ce Plan est proposé aux éleveurs bressans par l'UNION DES ORGANISATIONS AGRICOLES DU SUD-EST

COULOIR DE SERVICE - COUCHE COURTE - MANGEOIRE - COULOIR D'ALIMENTATION

X 45 X 165 X 70 X 70

CORNADIS INCLINÉ
(Tube fer creux)

BAT-FLANC

ABREUVOIR

AMENÉE D'EAU

ÉLOUEMENT DES PURINS

Revêtement dalles ZEB

CHAPE CIMENT

SERVICE TECHNIQUE POUR L'AMÉLIORATION DES BÂTIMENTS RURAUX

LYON

d'après les plans de l'ingénieur
Mme du Colonel ChamBonnet

2° Abriter les animaux des intempéries sans servir de milieu de culture aux microorganismes responsables des **maladies infectieuses** des jeunes, des mères et des femelles laitières.

3° Assurer une **récolte du lait** dans des conditions optima de propreté et un travail humain dans des conditions optima de rapidité.

Pour remplir ces fonctions l'étable bressane doit subir les réformes suivantes :

1° Etre mieux agencée : aménager un couloir d'alimentation ou bien un couloir de service plus large; une rigole d'évacuation plus efficace ; des cornadis, une crèche et un abreuvoir individuels pour adapter l'alimentation aux besoins de chaque animal; percer des ouvertures plus larges avec un système d'aération continue.

2° Etre moins surpeuplée : prévoir des locaux pour la mise en quarantaine des animaux nouvellement achetés, pour le vêlage et les veaux nouveaux-nés. (Un local ou un box de vêlage propre et spacieux favoriserait en outre les manœuvres obstétricales et la césarienne que le vétérinaire est parfois amené à pratiquer.)

3° Etre conçue en fonction de la **production d'un lait riche et sain** : sinon construire une salle de traite ou des stalles courtes, du moins améliorer l'hygiène grâce à la réfection des murs, du plafond, du sol et grâce à la présence d'un robinet d'eau sous pression muni d'une lance.

b) La laiterie.

Il y a loin de la mamelle de la vache au bol du jeune enfant. La mise à la disposition du consommateur d'un lait propre et sain est une nécessité économique et sociale. Ce but ne peut être atteint que si, dès la ferme, aux différents stades de manipulations, sont respectées certaines règles.

Nous avons analysé le premier stade : la récolte à l'étable. La conservation des laits qui attendent soit leur ramassage soit leur transformation en beurre fermier constitue un second stade tout aussi important.

— Nécessité d'un refroidissement du lait dans un local spécial.

Le lait est un aliment complet mais aussi un admirable bouillon de culture. Dès que sa température dépasse 10°, la pullulation des microbes en son sein s'accélère dans des proportions impressionnantes : immédiatement après la traite, un lait normal a une température de 37°5 et renferme environ 9.000 microbes par centimètre cube. Si on ne le refroidit pas aussitôt et le conserve sans précautions, au bout d'une heure il en contient 31.700, au bout de sept heures 60.000 et vingt-quatre heures après, plus de 5 millions par centimètre cube. Le froid ne tue pas ces microbes mais il empêche leur prolifération.

— Le local laitier actuel de la ferme bressane.

La laiterie familiale de la ferme bressane — quand elle existe — ne permet pas une protection ni un refroidissement suffisants des laits entreposés.

C'est sous la galerie de la façade ouest de la maison qu'est installé un local laitier rudimentaire. Mais la plupart du temps les bidons et les seaux à lait égouttent en plein air, abouchés à l'envers sur des pieux ou, dans l'hutau, près de l'évier, mêlés à la vaisselle courante. Les bidons sont simplement lavés à l'eau chaude et rincés une seule fois à l'eau froide du puits. Une petite écrémeuse à main, une baratte en bois complètent l'outillage. Les crèmes datant de jours différents sont mélangées avec les crèmes récemment obtenues sans refroidissement préalable. Leur maturation se fait rarement à la température optima de 15° nécessaire au travail des ferments lactiques. C'est pourquoi les beurres fermiers, fabriqués dans des locaux inadaptés à leur fonction n'ont pas un goût agréable et s'altèrent facilement.

— Conditions d'une bonne conservation des produits laitiers à la ferme.

Un local réservé exclusivement aux manipulations laitières, aménagé en conséquence, devrait être prévu dans chaque ferme bressane à l'image du « Milk-house » des exploitations agricoles de l'état de New-York.

Sans communication directe avec l'étable, la laiterie fermière la plus simple mesure 7 à 10 mètres carrés. Ses murs sont lisses

et blancs, ses ouvertures grillagées pour empêcher l'intrusion des mouches. Elle doit permettre un nettoyage parfait des ustensiles et un stockage du lait refroidi après son filtrage. A cet effet, elle dispose d'eau courante (une source froide et une source chaude si possible), de râteliers ou égouttoirs pour ranger les bidons propres, les seaux, les filtres et les gobelets de la machine à traire s'il y a lieu. Immédiatement après usage cette vaisselle laitière est lavée à l'eau chaude additionnée d'une cuillère à soupe de cristaux de soude par litre, rincée plusieurs fois à l'eau bouillante puis enfin une dernière fois à l'eau légèrement javalisée.

Pour permettre le refroidissement du lait aux environs de 6° C. dès la traite, l'idéal serait l'installation de machines frigorifiques. Le procédé n'a qu'un inconvénient : il est coûteux. La petite exploitation familiale de Bresse ne peut envisager l'achat de ces appareils. Mais construire un bassin recevant de l'eau fraîche où les bidons seront mis à refroidir n'est pas au-dessus de ses moyens.

Certes il faut quelques crédits pour aménager un local laitier hygiénique avec l'eau courante. Il faut aussi une éducation sanitaire. La propreté dans les manipulations laitières est donc une question d'habitude et d'habitat. Quand les producteurs auront compris qu'il est de leur intérêt de livrer un lait sain (paiement à la propreté), les légers frais d'aménagement d'une laiterie fermière correcte sinon luxueuse leur paraîtront bien employés.

c) La salle de préparation des aliments du bétail.

En Bresse loughannaise cette pièce est en général construite en appentis sous le « sevron » occidental, comme la laiterie. On y hache les tubercules ou les racines ; on y concasse les grains ou les tourteaux. Les rations de concentré pourraient y être calculées à l'aise, selon les normes de l'alimentation moderne en se basant sur la production de chaque animal donnée par le contrôle laitier — s'il existait.

Le plus souvent le hachoir à tubercules est situé dans un coin de la grange et le paysan se soucie peu de faire des dosages compliqués dans un local spécial.

Les réserves de son et de farine s'entreposent fréquemment dans les annexes du bâtiment du four. Là se trouve également une grande marmite (« la chaudière »), où se prépare la nourriture des porcs à base de pommes de terre et de betteraves.

Cette méthode de cuisson entraîne parfois chez le porc un accident spectaculaire et foudroyant qui peut être comparé à un véritable empoisonnement. Certains porcs, après avoir ingéré leur pâtée, présentent des vomissements, de la diarrhée ou meurent subitement. Le Directeur des Services Vétérinaires de Saône-et-Loire, P. Rossi, s'est penché sur ce problème et l'a partiellement résolu. L'intoxication ne se produit que lorsque les betteraves cuites de la veille ont mijoté dans une marmite fermée, toute une nuit, sur un foyer où rougeoient encore quelques braises. Il se formerait alors, par une réaction inconnue en vase clos, non pas de l'acide cyanhydrique comme on le pensait au début, mais de l'histamine. Les signes cliniques relevés sur les porcs malades ressemblent en effet étrangement aux symptômes provoqués dans l'intoxication expérimentale par l'histamine.

L'histamine elle-même, très labile et difficile à mettre en évidence n'a cependant pas été isolée sur les cadavres. Quoi qu'il en soit, il est remarquable de constater que dans un lot de porcs dont tous les individus ont mangé la même pâtée, tous ne meurent pas et ne sont pas frappés avec la même acuité. Ceux qui ont ingéré la croûte aérée de la préparation ne présentent aucun trouble, mais plus les rations ont été puisées dans la profondeur de la marmite, plus les porcs qui en ont bénéficié sont touchés. Les premiers ont vomi, les seconds ont eu de la diarrhée et les derniers sont morts. Ces faits prouvent bien que le toxique néoformé dans la marmite fatale, l'est à l'abri de l'air, au sein tiède des betteraves cuites. Le traitement de cet empoisonnement est pratiquement nul, le vétérinaire étant toujours appelé trop tard (vomitifs, antihistaminiques sur les survivants). Par contre, la prophylaxie en est bien simple. L'éleveur ne doit pas cuire d'avance trop de pâtée et surtout il ne la laissera pas mijoter en vase clos sur un foyer encore chaud. Si une salle de préparation des aliments était prévue dans chaque ferme, de tels accidents disparaîtraient.

d) Le bâtiment du four et ses annexes.

Dans les anciennes fermes bressanes, ce bâtiment comprend le four proprement dit, le fournil et ses annexes.

1. Le four et le fournil.

Les fours (surtout ceux de la région de Saint-Germain-du-Bois) ont une disposition originale : avec deux toitures, ils ressemblent à de petites chapelles dont le four, bas et étroit, serait l'abside et le fournil, plus vaste, la nef. Cette ressemblance troublante fait songer que la cuisson du pain à la ferme avait sans doute autrefois une importance quasi-religieuse. Ce respect pour le pain gagné à la sueur du front remonte d'ailleurs fort loin dans le temps et l'espace, aux rites païens des mystères d'Eleusis, aux Celtes et aux Egyptiens.

Mais le paysan de Bresse — en admettant qu'il l'ait fait un jour — ne s'adonne plus au culte de Perséphone, déesse antique de l'agriculture. Le bâtiment du four ne sert plus à la pratique révolue de la cuisson du pain, ni à celle d'une religion imaginaire. Maintenant, quand il n'est pas démoli, le four constitue tout banalement un entrepôt de farine et de son.

2. La porcherie.

Le cultivateur la nomme « soue » (du latin *sus* qui veut dire porc) ou bien « sout » ou « assout » qui est le même mot que « essoute », vieux terme moyenageux employé en patois bressan et signifiant « abri ».

— Description de la porcherie bressane.

En effet, le mot de porcherie semble bien exagéré pour définir le triste réduit réservé aux porcs. Elle est construite à proximité du four ou en appentis, contre un pignon de la maison, près du fumier. La modicité de ses dimensions, très variables d'une ferme à l'autre constitue son caractère dominant. Le plafond, très bas, matelassé d'une épaisseur isolante de paille moisie et de toiles d'araignées poussiéreuses, respectées à cause des mouches, oblige l'éleveur ou le vétérinaire à courber le dos quand ils y pénètrent. L'absence d'éclairage électrique ne facilite pas les soins nocturnes. Aucune ouverture, à part la porte, pas même la petite lucarne traditionnelle. Le sol dont la pente est négligeable est souvent recouvert d'un plancher en plus ou moins bon état : l'urine et l'humidité stagnent dans les coins, le trop-plein s'écoule sous la porte. Pas de couloir d'alimentation. Les aliments sont

distribués dans des auges en bois, rongées par les porcs ou parfois dans des auges en pierre encastrées dans l'épaisseur du mur que l'on peut alors remplir de l'extérieur grâce à un volet mobile. Dans le premier cas, le plus fréquent, lors des repas, c'est une ruée d'affamés dans les jupes de la paysanne. Pour le vétérinaire, l'examen des animaux se déroulant en tous sens dans ce local fangeux et sombre ou s'échappant subrepticement au dehors, n'est pas de tout repos.

— Maladies consécutives à l'état actuel des porcheries.

Accidents divers.

La physiologie nous apprend qu'un porc de 80 kgs consomme en vingt-quatre heures 1.000 litres d'oxygène et rejette un volume sensiblement égal de gaz carbonique. D'autre part, le porc ne peut accélérer ses mouvements respiratoires et augmenter ainsi l'évaporation de la vapeur d'eau par la voie pulmonaire dans la même mesure que les autres animaux car l'orifice faisant communiquer pharynx et cavités nasales est réduit dans cette espèce. Enfin étant donné l'épaisseur de la couche adipeuse sous-cutanée, le nombre des glandes sudoripares fonctionnelles est réduit. Pour toutes ces raisons, le porc est un animal très exigeant en ce qui concerne l'atmosphère de son habitat. Il craint les variations extrêmes de température. Trop élevée, la température de la porcherie risque d'occasionner le **coup de chaleur**. L'atmosphère confinée des soues bressanes, mal isolées des lourdes chaleurs estivales rend cet accident assez commun. Trop basse, la température oblige le porc à lutter contre le froid aux dépens de sa résistance à l'infection et de ses réserves en glucides.

— Maladies de la nutrition.

Plus encore que le cheval ou les bovins, les porcs sont sensibles au déséquilibre de leur ration alimentaire en éléments minéraux utiles et vitamines indispensables qu'accentue encore un habitat défectueux.

- **Rachitisme, éclampsie, ostéomalacie, pica.**

Les porcs bressans, améliorés par le Yorkshire Large White ont une croissance accélérée. Pesant moins d'un kilog à la naissance, ils atteignent 90 kilogs en cinq à six mois. A la fin de leur courte vie économique, les porcs à l'engrais sont en pleine croissance. Ils ont encore des besoins alimentaires et hygiéniques de jeunes.

La charpente osseuse qui doit supporter le poids d'un animal à développement si rapide ne trouve pas dans les aliments végétaux issus d'un sol sans chaux, le calcium ni les phosphates, nécessaires à son élaboration. A cette carence de l'alimentation vient s'ajouter l'absence de lumière solaire dans une porcherie sans ouvertures. Le porc ne peut faire la synthèse de la vitamine D. Aussi le rachitisme sévit dans les élevages de porcelets à l'état chronique et endémique en Bresse.

Les mêmes raisons alimentaires et hygiéniques provoquent chez les truies des crises d'éclampsie, des fractures, une baisse de la sécrétion lactée et du pica qui pousse les mères à dévorer leurs petits, à ingérer du purin ou les déjections des poules.

- **Anémie des porcelets à la mamelle.**

Un autre élément minéral, le fer, a une importance vitale pour le porcelet qui subit une véritable crise à l'âge de trois semaines. A cet âge sont épuisées les petites réserves de fer que le foie contenait à la naissance. Le lait maternel, seule nourriture jusqu'alors n'en fournit que des quantités infimes. Cloîtrés dans des locaux de pierre, de ciment ou de bois, loin de la terre, de la verdure et de la lumière, les porcelets s'anémient rapidement, prennent une diarrhée incoercible et meurent un à un.

- **Carence en vitamine A.**

La carence et la sub-carence en vitamine A ou axérophthol (dont la provitamine est le carotène des plantes vertes) ont les mêmes causes. Elles se manifestent par un ralentissement de la croissance, de l'héméralopie, une toux rebelle, de l'incoordination de la marche et une peau crasseuse. Elles diminuent la résistance des épithélium du nez, des bronches et des intestins ouvrant la porte aux microbes qui attendent l'occasion favorable dans l'humidité fangeuse de la porcherie.

Ainsi, les porcs rachitiques, anémiés ou carencés qui ne périclent pas restent souffreteux, des non-valeurs et deviennent un terrain de choix pour le développement de nombreuses maladies infectieuses.

— Maladies infectieuses.

L'agencement de l'habitat du porc en Bresse entraîne le confinement des animaux dans une atmosphère raréfiée, un refroidissement excessif lors des hivers rigoureux, une chaleur étouffante l'été, et surtout une humidité constante et une absence de l'action antiseptique indéniable exercée par la lumière solaire. Ces causes favorisent l'éclosion de diverses maladies infectieuses dont les principales sont la **septicémie des porcelets**, le **rouget** et les autres maladies rouges, **pneumonie contagieuse** et **entérite infectieuse**. Ces deux dernières affections qui ravagent les porcheries bressanes sont baptisées par les éleveurs de la région « typhus » ou « peste ». Elles n'ont rien à voir en réalité avec le véritable typhus du porc ni avec l'authentique peste porcine. Ce sont de banales pneumo-entérites à *pasteurella* et *salmonella* mais ces noms imaginés veulent souligner l'état typhique des animaux ainsi que leur mort parfois foudroyante ; ils sont le reflet de la juste crainte qu'elles inspirent aux éleveurs.

— Améliorations des porcheries de la ferme bressane.

Les maladies infectieuses du porc ont deux origines. Une origine extérieure par l'apport d'animaux malades. Une origine intérieure à l'exploitation par la reviviscence de germes vivant en saprophytes dans les organismes mêmes de certains porcs jusque-là bien portants mais surtout dans des locaux malpropres. En ce qui concerne l'habitat, deux mesures s'imposent donc : 1° prévoir un local de quarantaine pour les porcs nouvellement achetés et pour les malades à isoler ; 2° aménager les loges courantes en vue d'une désinfection facile, de la lutte contre les mouches et les rats, vecteurs de germes. Le porc, s'il aime l'eau pour se baigner, craint beaucoup l'humidité. Le sol de sa loge doit être imperméable, la pente accentuée (2 à 5 %). Le revêtement cimenté serait à déconseiller parce que trop froid et même irritant, à moins d'utiliser des caillebotis ou une abondante litière sèche. La brique est trop poreuse. Le bois est préférable, d'autant plus que

de récentes découvertes semblent avoir mis en évidence la présence d'antibiotiques dans certaines essences.

Pour éviter les accidents comme le coup de chaleur, les locaux auront un cubage d'air suffisant. Soit 6 m³ pour une truie portière, 1 m³ par porc à l'engrais et la hauteur sous plafond atteindra au moins 2,20 m. La température ne dépassera pas 12 à 15° C. grâce à une aération contrôlée sans courant d'air.

Une organisation meilleure du logement des porcs peut aussi prévenir les maladies de la nutrition. Tout d'abord en vue d'assurer une distribution rationnelle de la nourriture, il convient de diviser la porcherie en loges séparées par des cloisons étanches de 0,80 à 1 m. de haut, réunies par un couloir d'alimentation. Une bonne auge remplira trois conditions : être étanche, solide, et d'un nettoyage aisé ; elle sera donc en pierre, en béton ou en fonte. Dans les cases des porcelets, on peut jeter dans un coin quelques pelletées de gazon terreux pour prévenir les carences en fer et en vitamine A. Enfin, il ne faut pas oublier que la lumière est indispensable à la vie, même à celle des cochons, et prévoir au moins une fenêtre dans la construction. Heureusement, dès que le temps le permet, le porc peut être lâché dehors. Point besoin de courettes devant les loges, le pré attenant à chaque ferme bressane est un parcours idéal. Là, les porcelets peuvent gambader gaiement dans l'herbe. Ils font alors une provision naturelle de fer, cuivre, cobalt en fouissant la terre, de provitamine A en broutant l'herbe, de vitamine D en courant au soleil et cet exercice salutaire leur ouvre l'appétit.

L'élevage du porc fermier en Bresse a pris une grande extension. Il n'est pas de ferme qui n'élève des porcs, non seulement pour les besoins familiaux mais pour le commerce. Le croisement avec des races sélectionnées comme le porc anglais a nettement amélioré la conformation du troupeau porcin. Mais les éleveurs se plaignent cependant de la recrudescence des maladies et même de l'engraissement moins rapide de leurs animaux. Ils ont sans doute oublié la piteuse allure de l'ancien porc coureur bressan, de conformation heurtée, aux oreilles tombantes, au cuir velu et aux grandes pattes maigres, qui l'apparentait plus au sanglier des bois qu'au porc de charcuterie. Le porc actuel est une véritable machine à fabriquer de la viande. Il demande précisément des soins plus délicats comme une mécanique de précision dont

les rouages doivent être bien graissés, le réservoir rempli, et le garage construit d'une façon adéquate. A ceci s'ajoute que le porc reste malgré tout un être vivant dont les réactions aux influences néfastes du milieu sont encore plus graves que pour une machine, car irréversibles. En outre, cet animal est exploité dans des conditions bien particulières : il mène une vie « sociale » et reçoit une alimentation « de série ». Enfin il existe, selon l'expression de R. Ferrando, un « microbisme » de porcherie, c'est-à-dire une dangereuse symbiose entre les microbes saprophytes vivant dans les locaux ou l'organisme lui-même et entre les porcs. La moindre erreur d'alimentation ou d'hygiène dans l'habitat détruit cet équilibre précaire en faveur des germes qui reprennent alors leur virulence sur un terrain affaibli.

Toutes ces considérations font qu'en élevage porcin la bonne alimentation associée à l'hygiène des locaux sont des impératifs majeurs car ils aident « à la réalisation de cet équilibre porcs-microbes en vue d'obtenir un maximum de production. Pour cela, il faut envisager la Porcherie et non le Porc, c'est le seul moyen de réaliser une intervention rentable laquelle ne sera pas fatalement médicale mais plus simplement et plus fréquemment hygiénique dans le sens le plus large de cet adjectif » (1).

A cette condition et à elle seule, l'élevage porcin familial en Bresse louhannaise, comme ailleurs, pourra se maintenir et faire face aux élevages industriels.

3. : Le clapier.

Comme les pigeons, avec cette différence qu'ils demeurent prisonniers, les lapins sont des animaux tout à fait secondaires et méprisés dans l'exploitation bressane. Ils logent dans des « cabanes », comme les nomment les enfants, constituées par de vieilles caisses de planches aux dimensions ridicules, sans lumière. Les litières ne sont pratiquement jamais renouvelées. La nourriture est uniforme : foin ou trèfle. Dans un tel milieu se développent fatalement rachitisme, pasteurellose, coccidioses et parasitoses diverses.

(1) Un des aspects de la vie communautaire du Porc : le « Microbisme de Porcherie ». Conférence faite aux Journées Vétérinaires de Lyon (1952) par R. FERRANDO, Agrégé, Docteur ès Sciences, et publiée dans la Revue de Médecine Vétérinaire des Ecoles de Lyon et de Toulouse, tome XV, nouvelle série, octobre 1952.

4. Le poulailler.

La volaille de Bresse n'a pas à sa disposition des locaux dignes de son importance dans les spéculations de la ferme et de sa renommée mondiale. « Cet élevage représente pourtant plus de 2 millions et demi de têtes de volailles soit une valeur moyenne de 2 milliards pour la seule Bresse louhannaise » (1).

— Description du poulailler bressan.

Flanqués en appentis ainsi que la porcherie, le poulailler n'est qu'un petit réduit obscur et sale. Les perchoirs, en nombre insuffisant sont souvent en branches d'arbres non équarries dont l'écorce sert d'abri à une foule d'insectes ou de microbes et dont la section circulaire oblige la poule à faire des efforts constants pour garder son équilibre, ce qui entraîne une fatigue inutile et des déformations du bréchet. Le sol et les murs restent humides et malpropres ; leur nettoyage est effectué superficiellement une fois l'an, rarement plus.

Parfois, dans de petites fermes, les poules dorment l'été sous le hangar ou même à la belle étoile, perchées sur les branches d'un sapin. Durant l'hiver, qui est long et brumeux en Bresse, il est classique de voir une nichée de poussins, objet de la sollicitude maternelle de la fermière, piaillant dans la cuisine, sous le « fourneau à quatre trous ».

— Explication de l'état défectueux du poulailler malgré l'importance de l'élevage avicole en Bresse.

L'état des locaux n'est pas en harmonie avec l'importance de la volaille en Bresse. Cette discordance s'explique par le fait que la volaille de Bresse n'est pas une volaille produite par des méthodes intensives dans des installations luxueuses. Le jugement du tribunal de Bourg de 1936 qui en définit l'appellation d'origine stipule en effet trois conditions essentielles à son élevage. La volaille de Bresse doit être :

1° Produite dans l'aire géographique de la Bresse (voir p. 16, fig. 1).

(1) Allocution prononcée en décembre 1954 au Concours de Volailles de Louhans par M. BOISSON, maire de Ratte, secrétaire de la Fédération Avicole Bresse-Louhans.

2° De la race de Bresse caractérisée essentiellement par la couleur bleutée de ses pattes.

3° Elevée et nourrie selon les méthodes traditionnelles bressanes.

La dernière de ces conditions interdit donc l'élevage en batterie où le poulet est « claustré comme un condamné, exhalant une vague odeur de poisson, dopé de produits chimiques : vitamines, antibiotiques, à la fois volaille à la chaîne et poulet d'hôpital » (1).

Ces prescriptions officielles et légales sont pertinentes. Mais il ne faut pas leur faire dire ce qu'elles ne disent pas. Le poulet de Bresse peut être soigné (notamment contre les épizooties meurtrières de pullorose, les infestations massives de coccidies) selon les normes de la science moderne ; le poulailler bressan peut être aménagé proprement, selon les règles simples de l'hygiène élémentaire, sans enfreindre les lois ni les traditions.

— Amélioration du poulailler bressan.

Il ne s'agit pas d'enlever sa liberté au poulet de Bresse ni de le gaver de produits chimiques. Il est besoin simplement d'aménager son habitat plus spacieusement afin d'éviter les maladies qui déciment les petits élevages familiaux. Le problème de l'habitat est encore plus important en aviculture que dans les autres élevages. En effet, le vieil adage « mieux vaut prévenir que guérir » a ici tout son poids puisque, au cours de certaines enzooties (pullorose, tuberculose), le seul remède économique est l'abattage systématique de toutes les volailles de la ferme lorsque la contamination a atteint un certain pourcentage.

L'exposition du poulailler sera l'Est ou le Sud-Est, jamais le Nord. Pour assurer une place confortable à chaque volatile, il faut prévoir une surface de 8 décimètres carrés par poule à laquelle on ajoutera une constante de 2 mètres carrés pour l'ensemble. En Bresse louhannaise, une ferme élève en moyenne 40 volailles. Son poulailler aura donc $40 \times 0,08 = 3,2 \text{ m}^2$ plus la constante de 2 m², soit une surface totale de 5,2 m² au minimum. En pratique, on peut voir plus grand et accorder 1 mètre carré pour

(1) Allocution prononcée en décembre 1954 au Concours de Volailles de Louhans par M. BOISSON, maire de Ratte, secrétaire de la Fédération Avicole Bresse-Louhans.

5 à 6 poules. Il n'est pas recommandé de dépasser le nombre de 50 têtes dans un même local.

Le poulailler a la double fonction de dortoir et d'atelier de ponte. Le dortoir est réalisé par les perchoirs. Ils seront à 0,50 m. du sol, tous à la même hauteur pour éviter les batailles ; leur section sera rectangulaire (4 cm. de large, 2 cm. d'épaisseur) ; une planche à déjections disposée en dessous permettra de recueillir chaque jour les excréments. L'atelier de ponte est constitué par le sol et les pondoirs. Le sol sera légèrement surélevé et sec, couvert d'une litière de menues pailles ; le bois est préférable au béton car moins coûteux et plus isolant. Sur les côtés, à 0,40 m., seront disposés les pondoirs. En élevage fermier, ce peut être de simples nids garnis de paille fraîche et saupoudrée de temps en temps d'antiparasitaires. Leur hygiène conditionne une bonne ponte et l'obtention d'œufs propres. Les œufs sales sont payés moins chers et peuvent être dangereux pour l'homme. Le lavage des œufs n'étant pas un remède car il agrandit les pores de la coquille et facilite l'entrée de l'air et des germes, l'aménagement de pondoirs sains est donc la seule solution rentable et hygiénique. Deux grands nettoyages du poulailler tout entier seront prévus, l'un au début de l'automne avant les quartiers d'hiver, l'autre au printemps, avant la saison chaude.

— Rôle de l'habitat naturel en aviculture bressane.

L'unique désir de la poule de Bresse, dès que les portes de son poulailler sont ouvertes, est de vagabonder à travers la cour, le pré de la ferme et même de s'aventurer dans les champs ou les bois d'alentour. Cette habitude ancestrale lui a donné les qualités qui en font son renom : un rendement élevé dû à la fragilité des os, une tendreté allant jusqu'au moelleux, une sapidité particulière comparable au fumet des grands vins.

Une telle perfection est certes atteinte par un travail de sélection et par une technique d'élevage reposant sur un empirisme savant. Mais elle est due en partie à l'habitat naturel lui-même. En effet, le sol bressan, décalcifié, pauvre en phosphore, préjudiciable aux cultures et à l'élevage porcin ou bovin, est un facteur éminemment favorable pour la production du poulet de table dont le squelette est ainsi réduit et le rendement augmenté. En outre, le climat humide et doux entraîne la pullulation d'une mul-

titude de vers, mollusques et insectes qui transmettent à la chair une finesse originale faite de tous les impondérables éléments du terroir bressan. Enfin, cet élevage en liberté entraînant une gymnastique fonctionnelle incessante au soleil sur des parcours herbeux contribue à parfaire un poulet unique en son genre.

Il ne reste plus à la fermière qu'à capturer, une quinzaine de jours avant la date présumée de la vente, la volaille de grain pour la mettre en épinette (sorte de cage en bois). Le poulet suit alors un régime d'engraissement à base de maïs, de sarrasin, de lait écrémé et de pâtées de pommes de terre. Ce dernier repos, à l'obscurité, au sein de l'abondance, suffit à donner à la chair sa blancheur et sa tendreté.

De telles conditions naturelles (sol et climat) jointes à des conditions économiques et sociales (dispersion de l'habitat permettant des élevages isolés, abondance d'une main-d'œuvre féminine qualifiée) ont donné à la Bresse sa vocation avicole. Elle doit la soutenir en soignant encore la qualité de ses produits. Il serait avantageux pour la Bresse de Louhans de sélectionner un poulet moins fin et moins allongé que celui de la Bresse de Bourg qui prépare surtout des chapons. Un type plus trapu (poulet de restaurant de 1 à 1 kg. 300) correspond mieux à l'élevage fermier du Louhannais et aux exigences de ses débouchés.

e) La cour et le pourpris.

1. La cour.

Elle est comprise entre les bâtiments de la maison en ordre lâche ou devant la façade de la maison bloc.

— Les fonctions de la cour.

Son importance en Bresse est capitale : elle sert de parcours aux volailles, elle permet l'accès aux divers bâtiments, leur surveillance et leur ensoleillement. Sa clôture, toujours nette est une haie vive ou une palissade. Une grande barrière de bois à claire-voie nommée « clia » (ou claie) laisse le passage aux chars. Les cours des fermes modernes ont un mur bas et un portail de fer forgé. La boue, qui fait partie intégrante du bocage bressan, oblige à des empièvements successifs. Souvent le niveau de la cour est donc supérieur à celui de l'étable et de l'écurie, ce qui

est un inconvénient les jours d'orage. La présence d'une galerie bétonnée et surélevée sous l'avant-toit corrige ce défaut en endiguant les eaux.

— Les accessoires de la cour.

• La mare et le puits.

La traditionnelle mare aux grenouilles de la ferme bressane avec sa planche à laver et ses canards se nomme le « creux » ou la « serve ». Son origine remonte à l'utilisation du pisé pour les constructions (p. 38) et à la pratique du marnage pour chauler les terres cultivées. Elle servait d'abreuvoir et de lavoir mais tend heureusement à disparaître du paysage.

La Bresse est pauvre en sources de surface (p.). Mais l'abondance et le peu de profondeur des nappes aquifères permettent aisément le forage de puits. Chaque ferme possède son puits. Il est adossé aux hébergeages par une forte charpente ou plus souvent libre au centre de la cour. On en distingue plusieurs types :

— Le puits archaïque à balancier : un grand bras de bois chargé d'un lourd contrepoids placé en équilibre sur une fourche permet de remonter un seau. Ce type est de plus en plus rare.

— L'ancien puits à treuil et manivelle, maçonné avec une margelle surmontée d'une petite toiture. Il est le plus fréquent.

— Le puits moderne, fait de tuyaux en ciment armé, recouvert d'un bouchon étanche et coiffé d'une pompe à bras aspirante ou d'une pompe à chapelet apparaît maintenant.

L'adduction d'eau collective rencontre de grandes difficultés en Bresse loughannaise en raison de la dispersion de l'habitat (voir p. 28). Une solution individuelle au problème de l'eau peut y remédier. Une pompe branchée sur le puits et actionnée par un petit moteur électrique permettra d'obtenir l'eau sous pression sur l'évier, à l'étable, à la laiterie. Une telle innovation améliorera en quantité et qualité la production laitière et contribuera à relever le niveau hygiénique de la ferme toute entière. L'abreuvement automatique ainsi rendu possible, l'éleveur pourra interdire à ses animaux les abreuvoirs communs et surtout la mare d'eau stagnante où pullulent parasites et microbes pathogènes.

Il faut éviter d'installer immédiatement à côté du puits l'auge servant d'abreuvoir au bétail ou le lavoir pour le linge. Il se forme

autour de la margelle une surface de terrain défoncé et détrempé cause de pollutions.

La disposition des cabinets d'aisance et du fumier à moins de 50 mètres du puits est formellement contre-indiquée. Dans le Louchonnais, cette précaution est rarement respectée, si bien que la nappe qui alimente le puits n'est parfois (comme l'a dit Duclaux) qu'une « dilution d'urine ». Les bidons de lait lavés au puits, l'usage courant de cette eau polluée peuvent être alors le départ de graves épidémies ou épizooties.

• Le fumier.

A même le sol, près de la « soue », non loin du puits, la disposition du fumier de la ferme bressane est en contradiction avec les règles d'hygiène publique, d'économie agricole et d'esthétique. Les enveloppes foetales (délivrance), les viscères de poulets tués ou les cadavres de porcelets morts y sont abandonnés à la voracité des chiens et à l'avidité des mouches. Une flaque de purin entoure ce tas d'immondices et s'écoule en se frayant tant bien que mal un passage à travers la cour jusqu'au fossé. Non seulement une telle négligence due à la routine et à l'inconscience des dangers courus met en péril les humains de la ferme mais contribue aussi à la dissémination de nombreuses maladies animales. Enfin une quantité notable d'azote est ainsi entraînée dans la nature sans utilité.

Pour récupérer les matières utiles, prévenir les épidémies, éviter de troubler la vue et l'odorat des passants, l'aménagement de fosses ou de plateformes (plus économiques) s'impose. Par an un cheval donne 5.000 kgs de fumier, une vache laitière 3.500 à 4.000 kgs, un porc 1.500 kgs (1). Pour une petite exploitation bressane possédant un cheval, sept vaches, et cinq porcs, on aura donc 37.000 kgs de fumier par an. Le mètre cube de fumier a un poids de 600 kgs, il est facile de calculer la surface à donner à la plateforme si l'on sait qu'un tas de fumier ne doit pas dépasser 2 mètres de hauteur. Une pompe placée sur la fosse à purin permet d'arroser le fumier pour empêcher sa dessiccation.

(1) Chiffres donnés par G.L. DUCET, ingénieur agricole. Utilisation rationnelle des engrais. Editeurs français réunis, 33, rue Saint-André-des-Arts, Paris (6^e).

- **Le tas de bois ou « matte ».**

Le tas de fagots ou de bois non débité a également sa place dans un angle de la cour. Il sert de refuge aux lapins de garenne.

- **La meule de paille ou « paillis ».**

Après les battages, une importante meule de paille est dressée sur l'aire de la cour. Le paysan la consolide grâce à des perches de bois croisées sur le faite. La niche du chien est creusée au sein de la paille, à sa base. Parfois un hangar provisoire de paille et de bois lui est adossé.

- **Le hangar, « vouillau » ou « cadole ».**

Edifice d'allure frêle, il est construit de poteaux de bois supportant une toiture de genêts ou de joncs matelassés de paille. Maintenant, tuiles et moellons remplacent ces matériaux anciens. Sous ce toit fragile sont rangés charrues, herses et tombereaux.

- **Le séchoir à maïs ou « crib ».**

Une construction nouvelle a fait son apparition récemment dans la cour de la ferme bressane ; le séchoir à maïs ou « crib », importé de l'étranger.

Classiquement, en Bresse, le ramassage des panouilles se faisait à la main sans dépouillage immédiat. Celui-ci appelé « écheillage » avait lieu dans les granges au cours des veillées d'automne. Puis les feuilles ou spathes, retournées et tressées, servaient à suspendre les épis sous l'avant-toit de la ferme. Maintenant, avec l'introduction du séchoir les techniques traditionnelles de récolte et de séchage du maïs sont en train de se transformer radicalement. Un crochet en acier rivé à un bracelet de cuir permet le dépouillage au cours du ramassage. Puis le séchage des épis sans feuilles se fait dans le « crib », grande cage constituée par un plancher à claire-voie, par des cadres grillagés formant les côtés et par un toit léger protégeant le tout contre la pluie.

La Bresse perd donc deux de ses traditions pittoresques : l'écheillage qui agrémentait les veillées, et le séchage du maïs sous l'auvent qui ornait la maison. Mais, en revanche, le cultivateur y trouve un gain énorme de temps et un progrès certain dans la conservation de son maïs. La main-d'œuvre est réduite, la dessic-

cation meilleure, et les pertes par les rongeurs ou les oiseaux sont supprimées.

Il y a avantage à disposer le crib perpendiculairement à la direction des vents desséchants suffisamment loin des bâtiments de la ferme. Sa place serait donc de préférence dans le pourpris.

2. Le pourpris (terre et pré de maison).

- **La verchère** (ou terre de la maison) est souvent partiellement cultivée en jardin potager par la fermière. Sur l'autre partie, on cultive le maïs fourrager et les plantes dont les besoins se font fréquemment sentir à la ferme. L'hiver, un silo temporaire en forme de pyramide de terre s'y allonge, couvert de paille et de tiges de maïs sèche. Il sert à conserver pommes de terre et navets à proximité de la ferme et à l'abri du gel.

- **Le pré de maison** (ou « chaintre », du mot latin qui signifie ceinture) borde la ferme de sa verdure. Il constitue parfois en même temps un verger clairsemé.

Au delà, c'est l'orée des terres, des bois et des prés du village.

f) Conclusions sur les dépendances de la ferme bressane.

Les dépendances de la ferme bressane, malgré de bonnes dispositions, présentent de graves défauts. Certes, l'orientation des fermes (voir fig. 2, p. 29), dont le grand axe est dirigé presque toujours du Nord au Sud, leur confère une façade tournée « vers le matin », l'autre vers le couchant, bien exposées aux rayons du soleil. La séparation des habitations humaines et animales concilie l'hygiène et la surveillance. Elle n'est pas trop grande pour favoriser des soins rapides lors de coliques chez le cheval ou d'un vélage chez les bovins, pour diminuer les trajets dans la boue et le temps de travail. Elle est cependant suffisante pour éloigner la saleté et l'odeur des animaux qui répugnent à la jeune fille moderne et attirent les mouches.

Mais d'importantes lacunes sont à combler dans l'organisation de ces hébergeages. La Bresse est un pays au sol très humide et au ciel peu lumineux. Le revêtement des sols et l'éclairage des locaux de la ferme bressane ne remédient pas assez à ces deux conditions naturelles néfastes à l'élevage. Le sol des étables et des écuries devrait être de béton qui permet de disposer les

bentes à volonté et d'éliminer l'humidité (1). La surface d'éclairage des locaux devrait être augmentée ; les vitres des fenêtres élargies peintes en bleu car cette couleur impressionne défavorablement l'œil des mouches qui ne voient du spectre que les radiations s'étendant du vert à l'orangé (2).

Enfin, une lutte de tous les instants est à entreprendre contre le « préjugé de la crasse ». « Autrefois, dit souvent le paysan, les étables n'étaient pas si bien tenues, on soignait moins les bêtes et elles n'étaient pas si souvent malades ! » Le cultivateur doit savoir que ce raisonnement spécieux se fonde sur une illusion. Si les maladies semblent plus nombreuses c'est simplement parce que, grâce aux progrès de l'inspection des viandes et de la science vétérinaire en général, on les connaît mieux et on les dépiste avec plus de facilité sur une plus grande échelle. C'est aussi parce que nos animaux domestiques de toutes races ont été améliorés. Ils produisent plus d'œufs, plus de lait, plus de viande. Leurs besoins ont augmenté en même temps et si l'éleveur ne les satisfait pas, il va de soi que la santé de l'animal surexploité sera ébranlée.

Le progrès n'est pas un facteur d'extension ni de multiplication des maladies. Certes, la sélection des races a amené les animaux dans des conditions bien éloignées de leur état originel. C'est pourquoi il ne suffit pas de leur demander le maximum de productions, il faut en compensation leur apporter une alimentation équilibrée et aussi une ration convenable d'air, de chaleur et de lumière. L'habitat animal est un milieu artificiel. Son amélioration n'a pas toujours suivi les résultats zootechniques. Il faut donc combler le retard qui existe entre les conceptions anciennes de l'habitation des animaux et les progrès réalisés en alimentation et sélection modernes. Ainsi la plupart des maladies de la « civilisation animale » ne sont pas dues à un trop grand progrès mais plutôt à un progrès incomplet. Quand on perfectionne, surtout dans le domaine des êtres vivants supérieurs où le complexe organisme-milieu prend tout son sens, il ne faut pas s'arrêter en chemin. Il

(1) Les Services Agricoles de la Shell française, 42, rue Washington à Paris poursuivent actuellement des expériences dans l'exploitation de « Chêne Arnoult » portant sur l'utilisation du bitume comme dallage et revêtement des locaux et des cours de ferme.

(2) D'après MM. GALAINE et MOULBERT. Rapport à l'Académie des Sciences, 31 juillet 1916.

est absolument nécessaire de mener de front la sélection des races, la rationalisation de l'alimentation et l'amélioration de l'habitat. Nous avons (p. 70) que cette nécessité est particulièrement sensible en Bresse Louhannaise en ce qui concerne l'élevage porcin.

L'aménagement hygiénique de l'habitat des animaux a un profond intérêt économique et scientifique. Scientifiquement on distingue dans toute affection, surtout pour les maladies infectieuses, des causes déterminantes (la virulence du microbe) et des causes prédisposantes (le terrain). Or, il est plus économique d'agir sur le terrain, car au lieu d'atteindre un microbe particulier, on lutte alors contre tous les microbes des diverses maladies en renforçant les défenses de l'organisme. Ainsi, c'est au vétérinaire de conseiller une amélioration de l'habitat des animaux. Sans sortir de son rôle de médecin, il devient alors un conseiller écouté de l'élevage.

CHAPITRE III

ÉVOLUTION DE L'HABITAT EN BRESSE

Un tour d'horizon sur la Bresse louhannaise nous a permis de constater une évolution de l'Habitat Rural vers la disparition progressive des caractères traditionnels originaux. Cette transformation, peut-être moins nette dans cette région qu'ailleurs, en raison de l'isolement géographique et social de l'exploitation, se remarque cependant à la fois sur le village dans son ensemble et surtout sur la maison rurale.

A) Evolution du village bressan.

Un antagonisme profond existait autrefois entre la ville et la campagne, entre l'industrie et l'agriculture. Le village bressan a gardé longtemps une structure antique, groupant paysans et artisans (charron, menuisier, maréchal ferrant) en une communauté biblique se suffisant à elle-même.

A l'abri du clocher se sont peu à peu ajoutés les bâtiments de l'école communale, de l'épicier, du boucher et du cafetier. Le maréchal ferrant s'est spécialisé dans la mécanique et l'instituteur dans la vulgarisation agronomique. Le paysan dépend plus étroitement de l'industrie pour l'achat de ses machines, de l'essence et des engrais. Parfois un foyer rural (à la Chaux, Ratte), une salle des fêtes (Loisy, Romenay, etc...) ou une beurrerie coopérative (Louhans) dressent leurs édifices communaux affirmant le développement de l'entraide collective dans le travail et les loisirs. L'organisation de séances de cinématographe ambulant est maintenant chose courante. L'électrification enfin a modifié profondément la vie du village de Bresse.

L'évolution qui se dessine doit se poursuivre. L'introduction au village de machines modernes, de méthodes d'élevage et de culture scientifiques précédée d'un remembrement des terres libérera dans l'avenir le paysan des travaux inférieurs, l'assimilera peu à peu aux spécialistes qualifiés de l'industrie et lui donnera des loisirs et des désirs dont il n'a même pas encore l'idée.

Mais la Bresse d'aujourd'hui, malgré ses progrès, n'en est pas encore là. Le village bressan reste dispersé, sans adduction d'eau ni tout-à-l'égout ; trop souvent les dépendances de ses fermes perdues au bout d'un chemin creux s'éclairent aux lumignons d'un autre âge. Les bibliothèques communales sont désertées. Ainsi, d'une part, il existe toujours l'Art, la Science et même le luxe des villes tandis que, d'autre part, à la campagne, ce ne sont que les balbutiements d'une émancipation pas encore très consciente. L'antagonisme entre villes et campagnes n'est pas complètement révolu, il tend seulement à ne devenir qu'un contraste. Cette nuance signifie cependant que l'opposition entre la vie urbaine et la vie rurale s'atténue.

De nombreuses réformes sont à promouvoir pour modifier la Bresse, la structure de son habitat, ses formes de production qui ont confiné si longtemps le paysan, replié sur ses soucis individuels dans ses fermes vétustes et éparpillées, loin du progrès.

Certes, aucun bouleversement ne peut, par un coup de baguette magique, changer brusquement le bocage bressan. Le travail dans une usine lyonnaise de produits chimiques et le ramassage du maïs dans un champ du Louhannais, en dépit de toutes les techniques économiques ou des régimes politiques seront toujours deux activités aussi différentes qu'une promenade sur la mousse de la forêt bressane et les cent pas sur un boulevard asphalté.

Mais il est temps que l'empirisme individuel qui a présidé à la naissance au hasard des hameaux, des villages d'autrefois, selon les besoins des cultures et du bétail, laisse la place à une organisation scientifique et concertée de la communauté villageoise. Il ne suffit plus de faire couler l'eau à l'endroit qui convient aux vaches (encore faut-il que cette eau soit pure), il faut songer aussi aux besoins des hommes eux-mêmes, à leur émancipation matérielle et culturelle.

B) Evolution de la maison bressane.

Les changements survenus dans le village tout entier s'accompagnent d'une évolution parallèle de la maison bressane. La maison moderne, conçue pour distribuer rationnellement l'air, la lumière, l'eau et la chaleur, s'uniformise. Elle est faite dorénavant de tuiles, de briques fabriquées sur le même modèle ; elle est meublée d'ustensiles de série. Comme le vêtement, le mobilier, la nourriture, la voiture, elle devient un produit standard de la civilisation technicienne universelle.

La maison de Bressé a longtemps résisté à ce nivellement. Ses caractères originaux, vivaces, cèdent pourtant et disparaissent peu à peu (cheminées sarrasines, construction en ordre lâche, technique du bataillage, auvent rempli de maïs).

Les traditions régionales et folkloriques ne peuvent pas mourir complètement. Il n'y a pas de révolution — même en habitat rural — à partir du néant. « La rupture cartésienne en elle-même n'est qu'un renouvellement et renouveler la tradition ce n'est pas l'excommunier, c'est en vivre » (1).

Les habitations rurales bressanes de demain se bâtiront selon les normes scientifiques qui ne connaissent ni les différences entre la ville et la campagne, ni les frontières entre les provinces ou les nations. Mais ne serait-ce qu'à cause du sol et du climat, à plus forte raison à cause de la structure sociale du pays, elles garderont encore longtemps « leurs détails savoureux, leurs dispositifs ingénieux » particuliers à la région d'où elles sont issues, ces différences persistantes qui dessinent la mosaïque de la couleur locale. C'est ainsi que la ferme moderne de Bresse louhannaise, bâtie de pierres et de tuiles comme toutes les maisons d'aujourd'hui et du monde entier, conserve son toit à double pente qui couronne un bâtiment unique, allongé, sans étage, d'un style bien particulier.

Toutes les habitations du Louhannais sont encore loin de ce type qui concilie le progrès et la tradition. Nous avons, dans le chapitre précédent, insisté sur les graves lacunes de l'habitat humain et animal de la région. Cette décrépitude générale va

(1) Jean LACROIX. Les Méditations de Descartes. Le Monde, 7 janvier 1954.

jusqu'à son extrême limite ; il n'est pas rare d'apercevoir au détour d'un sentier forestier, à travers les arbres qui le couvrent, le toit écroulé d'une ferme abandonnée. La poutre maîtresse a fléchi. Des trous béants se font jour dans la toiture. Les ronces envahissent l'intérieur par les portes et les fenêtres arrachées. La cour est submergée par de hautes herbes sèches. Les étables sont vides et les seuls êtres vivants qui hantent ces ruines sont la chouette et les lapins sauvages.

Ces visions symboliques qui se dressent trop nombreuses au long des routes de Bresse sont sans doute pittoresques mais profondément tristes et décourageantes.

L'évolution favorable que nous avons cru entrevoir est peut-être dans une impasse ou ne fait que marquer le pas. Le déclin actuel de l'Habitat Rural en Bresse louhannaise a des causes profondes qu'il est utile d'analyser afin d'y apporter remède.

TROISIÈME PARTIE

CAUSES DU DÉCLIN DE LA MAISON ET DE L'EXPLOITATION RURALES BRESSANES AMÉLIORATIONS FUTURES

CHAPITRE PREMIER

FACTEURS DE LA DÉGÉNÉRESCENCE ACTUELLE DE L'HABITAT RURAL BRESSAN

« ... Cette campagne riche, aux récoltes plantureuses, aux poulardes grasses, quel crime expiait-elle ? Ses murs de bois et de pisé que les grands « S » de fer n'arrivaient plus à maintenir se fendaient, ouvrant les foyers à tous les vents, à toutes les fuites (...). Pourtant, les épis de blé n'avaient jamais été plus lourds, ni les maïs plus dorés. L'humus fumait toujours sous le soleil léger du matin. De quoi donc mourrait cette terre... »

Raymond DUMAY.

(« L'herbe pousse dans la prairie ».)

La décadence de l'agriculture française se mesure entre autres, aux ruines de ses fermes. Un cercle vicieux s'établit : la jeunesse rurale délaisse le village, rebutée par le manque de confort ; puis l'exploitation, avec ses bâtiments, se dégrade faute de bras. La dégénérescence de l'Habitat Rural est à la fois cause et conséquence de la crise de l'agriculture. L'analyse de ce problème se confond avec l'analyse du problème agricole en son entier. Il

n'est pas dans notre dessein d'entrer dans tous les détails de cette vaste question. Nous soulignerons seulement les causes principales qui président à ce déclin.

A. — CAUSES GÉNÉRALES (NATIONALES)

Alarmante, une crise agricole sévit à l'échelon national, menaçant l'économie du pays.

En 1938, la part du revenu agricole représentait 22 % du revenu national. En 1951, pour un revenu national de 10.000 milliards, le revenu de l'agriculture tombe à 16 % bien que la population rurale travailleuse atteigne 33 % et que la production agricole ait augmenté de 10 % (1).

Les récoltes abondantes qui devraient relever le niveau de vie des producteurs et des consommateurs sont redoutées au même titre qu'une calamité. A la production, les prix s'effondrent, la mévente règne tandis qu'à la consommation les prix montent. Une écrémeuse valait 16.500 francs au début de l'année 1947; en avril 1950, elle valait déjà 51.700 francs (soit 213 % d'augmentation). Par contre le prix du lait, s'il a été majoré, ne l'a pas été dans les mêmes proportions. Ainsi, pour acheter une écrémeuse en 1947, le paysan vendait 1.296 litres de lait; en 1950, il lui en fallait 2.900, et cette différence s'aggrave toujours... (2).

Les exemples concrets pourraient se multiplier. Ils montrent tous que la disparité entre les prix industriels et agricoles a entraîné une diminution considérable du pouvoir d'achat des petits et moyens paysans. Ceux-ci ont été forcés de réduire leurs approvisionnements d'engrais, le renouvellement de leur outillage et leurs frais d'entretien des bâtiments.

Trois raisons essentielles sont à la base de l'effondrement des prix et de la mévente dans le domaine agricole :

1° La limitation du marché intérieur :

— Par suite du pouvoir d'achat trop faible des travailleurs.

(1) Chiffres relevés dans le « Rapport de Politique Agricole » par Jean SAINT-CYR, Député, Président du Conseil Général de l'Ain, Docteur-Vétérinaire, 1952.

(2) Chiffres relevés dans un rapport sur « la défense de l'Agriculture française » par WALDECK-ROCHET, Député de Saône-et-Loire, 4 avril 1950.

— Par suite d'importations abusives de produits agricoles étrangers sous prétexte de faire baisser les prix (4 milliards d'œufs du Danemark et de Hollande en 1953).

2° Le manque de débouchés extérieurs.

3° Les taxes, les impôts, les bénéfices des intermédiaires, l'insuffisance des subventions.

Ces chiffres moyens et ces causes générales tracent les grandes lignes d'une sombre perspective sur le plan national. Des problèmes particuliers se superposent encore dans chaque région naturelle de France.

B. — CAUSES PARTICULIÈRES (RÉGIONALES)

Le malaise agricole est dû, en Bresse, à d'autres facteurs pouvant se grouper dans trois rubriques : l'exploitation, la technique, l'homme.

1° Structure anachronique de l'exploitation.

Nous avons vu (p. 25) que l'exploitation bressane est essentiellement caractérisée par son étroitesse. Sa surface moyenne est de 5 à 15 ha. En outre, elle est morcelée à l'extrême. Un tel type d'exploitation ne se prête, c'est évident, ni à la mécanisation, ni à la rationalisation des cultures et de l'élevage qui sont les seuls gages d'une spéculation agricole prospère. Le paysan de Bresse s'adonne essentiellement à la polyculture, à l'élevage des porcs, des volailles et des bovins. La ferme vit presque en économie fermée, produisant le maximum de denrées pour les besoins de la famille. Une pareille entreprise, anachronique, semble acculée à la ruine et vouée à la disparition. Economiquement parlant, la petite exploitation bressane ne serait plus viable : elle ne correspond plus aux nécessités économiques modernes. Sa structure même est son vice premier qui la condamnerait donc à plus ou moins brève échéance.

Certains n'hésitent pas à affirmer qu'en France, « il y a un million de paysans en excédent ». Si ce surplus était éliminé, le paysan de Bresse serait le premier menacé comme le prouve le tableau statistique suivant :

Nombre d'exploitations de 1 à 10 ha
par rapport au nombre total d'exploitations

Arrondissement de Louhans	France
1862 : 7.522 pour 9.387 = 80 %	Il y a un siècle : 3,5 millions.
1929 : 12.888 pour 14.992 = 85 %	1929 : 2.878.000 pour 3.965.000 = 73 %.
1951 : 7.310 pour 9.443 = 77 %	1952 : 1.340.000 pour 2.360.000 = 56 %.
D'après Ramus	D'après Weil Raynal, R. Dumont, J. Saint-Cyr

Pour résister à cette éviction, la petite propriété pourrait encore essayer d'augmenter sa productivité. Mais la technique employée par l'agriculteur de Bresse ne le permet guère, semble-t-il.

2° Insuffisance de la technique.

La faiblesse des rendements, aussi bien dans les productions végétales qu'animales est un facteur important de stagnation économique. Cette improductivité a pour origine la déficience des instruments de travail qui comprennent :

- L'équipement mécanique.
- L'instrument biologique constitué par le cheptel vivant.
- Les bâtiments de la ferme.

a) **L'équipement mécanique** ne peut se moderniser, nous l'avons déjà vu, en raison de la faible étendue du domaine et de la polyculture. De plus, la culture en billons (sillons étroits, relevés et séparés par des raies profondes qui, tous les mètres environ drainent les eaux de ruissellement), imposée par la nature des sols, freine encore l'introduction d'engins perfectionnés. Enfin, pour

ces petits propriétaires l'achat d'un outillage coûteux est impossible car il ne peut être amorti. (Sur les 9.500 exploitations de l'arrondissement de Louhans, 150 seulement possédaient un tracteur en 1949.) Ainsi s'explique la persistance en Bresse de la traction animale : bœufs, vaches ou cheval de préférence, et l'utilisation d'un matériel désuet : araire avec régulateurs à crans pour toute amélioration, herse en bois...

b) L'**instrument biologique** ne vaut guère mieux, malgré les apparences. Il est loin d'atteindre encore le degré de perfection qui contribuerait à relever la productivité. Le triple élevage bovin, porcin et avicole, laisse à désirer. Sans contrôle laitier systématique ni rationnement équilibré le troupeau bovin reste hétéroclite. La conformation des porcs, pourtant améliorée par l'introduction de verrats Craonnais et Large-White, demeure médiocre. La volaille de Bresse elle-même, trop souvent métissée, ne montre pas toujours « patte bleue » ; elle perd ainsi son rang sur les marchés en abandonnant la caractéristique essentielle qui signait l'aristocratie de sa race.

c) Les **bâtiments vétustes** ne sont pas faits pour stimuler les spéculations animales. Les quelques progrès zootechniques réalisés n'ayant pas été suivis d'une amélioration parallèle des logements animaux, il en résulte un divorce flagrant entre les exigences des organismes perfectionnés et la technique mise à leur disposition. Le but recherché n'est plus en harmonie avec les moyens mis en œuvre. d'où une baisse de rendement. M. Mesnil, ingénieur du Génie Rural, constatait déjà aux Journées de l'Habitat Rural de juin 1944 : « En agriculture s'est développée la notion de rendement, ce qui a amené l'agriculteur à rechercher toutes les causes de nature à augmenter les bénéfices de l'exploitation. Parmi ces causes on peut citer notamment l'hygiène des animaux et la récupération des matières utiles. Autrefois, on ne voyait pas l'importance de ces questions. C'est ainsi que les logements d'animaux étaient construits d'une façon très défectueuse au point de vue éclairement, aération, récupération des matières utiles. Les bâtiments n'ont pas été modifiés depuis... » Ces remarques s'appliquent parfaitement à la Bresse louhannaise.

A la pauvreté des moyens techniques s'ajoute un grave retard dans les connaissances agricoles.

3° Méconnaissance du facteur humain.

« Le temps a retrouvé son charroi monotone
Et rattelé ses bœufs lents et roux c'est l'automne.
.....

Jours Carolingiens. Nous sommes des rois lâches,
Nos rêves se sont mis au pas mou de nos vaches... »

ARAGON (Vingt ans après).

Dans une société où tout est mouvement, le paysan continue comme par le passé. Son travail, n'importe qui, à condition d'avoir deux bras et des reins solides, semble apte à l'assumer. Ces conceptions périmées entravent le relèvement de l'agriculture. La technique et la science ont bâti des villes immenses, ont élevé des usines puissantes, tandis que l'agriculteur et l'éleveur retournent leur champ, font paître leur bétail, abritent leurs animaux à peu de choses près comme le faisaient déjà les colons Romains, du moins dans les régions de petite propriété. Les campagnes françaises — les paysages bressans en particulier — s'étendent presque intacts avec leurs fermes antiques et leurs usages routiniers.

Ainsi, pendant que le tourneur ou le mineur approfondissent leur métier et deviennent des spécialistes, le paysan emploie toujours la même technique et fait encore appel à l'empirisme. Car, pour certains, l'agriculture relèverait beaucoup plus de l'art, à la rigueur de la technique, que de la connaissance scientifique. Pourtant la tâche du paysan est de transformer végétaux et animaux, c'est-à-dire la matière la plus complexe qui soit parce que vivante.

Cette situation paradoxale est une cause essentielle du retard de l'agriculture par rapport à l'essor industriel. Il est temps que le travailleur de la terre passe de l'état de paysan au métier d'agriculteur. Il ne doit plus subir passivement mais créer consciemment.

Il faut familiariser les masses paysannes avec les grands problèmes scientifiques et médicaux se rattachant à leur activité professionnelle. La médecine descend de son piédestal et sort de sa gangue ancienne où elle était encore entourée d'un peu de sorcellerie et de merveilleux. Elle n'est plus l'apanage de quelques hommes initiés ou doués. Elle demande la mise en œuvre des

efforts communs. « Nous en savons trop pour qu'un seul homme puisse en savoir beaucoup. » Les découvertes scientifiques, comme l'application de ces découvertes, demandent la participation de tous. Ce phénomène nouveau est particulièrement sensible en médecine vétérinaire aussi bien au niveau de la théorie que de la pratique. Dans la question de l'hérédité des grands animaux domestiques par exemple, le concours des organisations paysannes : centres d'élevage, syndicats, qui possèdent les statistiques et le matériel biologique indispensables sont d'un grand secours pour la recherche scientifique. Dans la science appliquée également, comment concevoir la réalisation pratique d'un plan de prophylaxie élaboré selon les données bactériologiques des laboratoires si les paysans eux-mêmes ne sont pas pénétrés de son bien-fondé et de son utilité ?

Pour toutes ces raisons humaines, économiques, scientifiques, une vulgarisation et une formation professionnelle agricoles sont urgentes.

L'insuffisance de l'enseignement agricole est due aux pouvoirs publics qui méconnaissent le facteur humain. Il faut convenir aussi que cette lacune dans l'éducation technique, très marquée en Bresse, est plus difficile à combler qu'en d'autres régions. Le paysan bressan est, en effet, réputé rebelle à toutes nouveautés pour les raisons psychologiques dont nous avons analysé plus haut (p. 24 à 33) les causes géographiques, économiques et sociales.

La mollesse du paysage se reflète dans la démarche des humains, dans leurs actes, comme dans l'eau dormante des étangs. Les sinuosités prudentes de la rivière qui coule, calme, au fond de la prairie du village se retrouvent dans les pensées de ses riverains. C'est pourquoi la force d'inertie du Bressan est immense et ses facultés d'adaptation trop lentes.

Terre, bêtes et gens de Bresse, tels qu'ils apparaissent dans ce tableau peu encourageant semblent en bien mauvaise posture dans la conjoncture agricole nationale actuelle.

Un plan de réformes peut cependant les sauver d'une décadence que d'aucuns croient inévitable.

CHAPITRE II

CONDITIONS DE LA RÉGÉNÉRESCENCE A VENIR DE L'HABITAT RURAL BRESSAN

« ... Qu'est-ce qui brille au lointain; dans la brume de la colline ? Non, ce n'est pas une étoile. C'est le soc d'une charrue, fourbi par les labours d'automne... »

Georges DUHAMEL.

Le chemin qui mène à une rénovation de l'agriculture française en général et bressane en particulier, passe obligatoirement par une modernisation de l'habitat rural. Mais l'amélioration des bâtiments de la ferme n'est que la première pierre de tout un édifice.

Pour éviter la dégradation complète des petites exploitations, les tragiques conséquences économiques et humaines qui en résulteraient, il s'agit de mettre en valeur, selon un plan concerté, toutes les ressources du terroir.

L'utilisation optimum des possibilités humaines et techniques que recèle la Bresse louhannaise peut être réalisée grâce à des réformes sociales et politiques.

A. — MISE EN VALEUR DES POSSIBILITÉS HUMAINES

« ... Vous êtes le sel de la terre, mais si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on ?... »

Le Sermon sur la Montagne.

« ... L'homme, le capital le plus précieux... »

STALINE.

Pour rendre sa saveur au sel, et sa valeur à l'homme de la terre, le développement de l'enseignement agricole et de la formation professionnelle des jeunes ruraux est une exigence nationale. Il est temps que les pouvoirs publics s'émeuvent ; la situation dans ce secteur est dramatique :

Dans la France entière, sur 150.000 adolescents ruraux, 20 % seulement bénéficient de l'enseignement agricole ; les deux tiers de ces élèves s'instruisent par correspondance (1).

En ce qui concerne l'Arrondissement de Louhans, un ingénieur des Services agricoles, trois instituteurs itinérants et quatre instituteurs donnant quelques cours post-scolaires, assurent difficilement la vulgarisation agricole pour 13.000 exploitations... (2).

L'insuffisance flagrante des effectifs et du nombre des enseignants s'explique aisément en comparant les crédits accordés. Le budget de 1952 allouait :

— 23 milliards 567 millions pour l'enseignement technique industriel.

— 718 millions pour l'enseignement professionnel agricole inscrits au budget du Ministère de l'Agriculture auxquels s'ajoutent 500 millions du Ministère de l'Education Nationale, soit 1 milliard 218 millions tout au plus.

Malgré le dévouement et la qualité de son personnel, l'enseignement agricole fait donc figure de parent pauvre. Une telle

(1) Statistiques relevées dans le Rapport de Politique Agricole. Jean SAINT-CYR.

(2) Chiffres donnés par André RAMUS. Vie paysanne et technique agricole. Exemple de la Bresse louchannaise.

inégalité ne peut durer. Le métier d'agriculteur est l'un des plus difficiles qui demande des connaissances solides et très variées. Il est urgent d'organiser dans chaque canton des écoles publiques gratuites et obligatoires pour l'instruction technique de la jeunesse des petites exploitations agricoles qui ne bénéficie que très peu de l'enseignement public et privé actuel.

Mais, sous prétexte de sauver l'agriculture il ne faut pas démanteler l'enseignement. L'Etat et le Ministère de l'Education Nationale doivent conserver le contrôle exclusif des établissements d'enseignement et la formation des maîtres pour éviter le danger du pluralisme scolaire.

Sous prétexte de subventionner l'enseignement agricole, il ne faut pas davantage l'enchaîner à des intérêts particuliers, même agricoles. L'enseignement agricole a besoin de techniciens et d'argent mais il doit rester public, ne se plier qu'aux intérêts de la jeunesse rurale sans se mettre sous la tutelle de certains organismes agricoles privés.

Une telle réforme de l'enseignement agricole post-scolaire aura deux conséquences particulièrement sensibles et utiles en Bersse :

— Une conséquence psychologique et sociale : l'individualisme routinier du paysan sera ébranlé et remplacé par un sens accru de la solidarité et des responsabilités.

— Une conséquence économique et technique : l'assimilation des techniques nouvelles qu'exigent l'agriculture et l'élevage modernes fera du paysan un homme nouveau ; il quittera son état de paysan et ses servitudes pour enfin s'adonner rationnellement et rentablement au véritable métier d'agriculteur. Des élites payannes se formeront qui prendront la tête des organisations coopératives et syndicales.

B. — RÉNOVATION DE LA TECHNIQUE, DES MÉTHODES DE CULTURE ET D'ÉLEVAGE

La ferme est un milieu vivant dont tous les éléments sont solidaires, depuis le sol qui supporte les productions végétales jusqu'aux productions animales, tributaires de ces dernières. Aussi, les améliorations, pour être efficaces, doivent être menées sur tous les fronts : une sélection animale n'a aucune chance de réussir

sans un accroissement des rations alimentaires qui nécessite une augmentation simultanée des spéculations végétales et, partant, de la qualité des sols. Enfin, la maison rurale, véritable milieu artificiel, doit suivre la même évolution.

Pour faire fructifier le capital d'une exploitation agricole, il faut en rénover tous les constituants :

- Le capital fermier, soit le cheptel mort et le cheptel vivant.
- Le capital domaine, soit les bâtiments et les champs.

1° Le cheptel mort.

Malgré la faible étendue de ses terres, le nombre réduit de ses animaux et la variété de ses cultures, la ferme bressane doit moderniser son équipement individuel : écrémeuses et barattes électriques, machines à traire, couveuses électriques, tracteurs même ; le village doit augmenter son équipement collectif : batteuses, moissonneuses-lieuses, laiteries coopératives, centres d'insémination artificielle, etc...

Certes, l'introduction du machinisme dans la ferme bressane paraît une mauvaise opération financière si l'économiste se contente d'aligner des chiffres et de faire un bilan mathématique. Mais, en fin de comptes, même s'il en coûte en apparence, le petit paysan y trouve son avantage. A ce sujet, André Ramus pose une question concrète et donne la juste réponse : « Est-ce parce qu'une écrémeuse et une baratte actionnées par un petit moteur électrique ne marchent que quelques heures pendant une seule journée de la semaine où la fermière transforme en beurre le lait de ses trois vaches que ce perfectionnement inamortissable est condamnable ? La Bressane n'a pas fait comme l'industriel un calcul savant ; elle sait seulement que le travail est mieux fait, plus rapide, et que, surtout sa peine est bien moindre. »

La machine à traire, la couveuse allègent le travail de la fermière et le tracteur celui du paysan. Les jeunes filles et les jeunes gens ne sont plus rebutés par des tâches devenues attrayantes. En outre, les produits obtenus sont de meilleure qualité et plus sains.

Ces arguments humains et sociaux l'emportent sur les calculs de rentabilité économique et militent en faveur de l'équipement moderne de la petite ferme bressane.

2° Le cheptel vif.

L'exemple de l'étranger (Danemark, Pays-Bas) prouve que certaines spéculations comme la production du lait et des œufs, l'élevage du porc et de la volaille, sont parfaitement rentables dans le cadre de la petite exploitation familiale.

L'importance d'une exploitation et la quantité de ses produits ne sont pas les seuls critères de viabilité d'une entreprise agricole. Pour que la Bresse tire profit de ses productions animales, elle doit en soigner la qualité. Avant d'être l'esclave du marché, l'agriculture est au service des hommes. Un bouleversement brutal du milieu biologique et social peut être évité en s'appuyant sur certaines traditions paysannes bien établies.

a) **L'élevage du poulet de Bresse** est l'illustration parfaite de cette sage orientation. L'économiste peut railler le gaspillage d'effort et de temps que représente le travail patient de la paysanne bressane qui se soucie moins de produire au maximum que de parfaire quelques poulets de gourmets. Cette méthode perd peut-être en quantité ce qu'elle gagne en raffinement. C'est elle pourtant qui a fait dans le passé le renom de la Bresse et qui peut encore la sauver dans l'avenir. Ce qui n'implique d'ailleurs pas un abandon systématique de la quantité. La sélection, l'alimentation et la prophylaxie arrivent à concilier qualité et quantité dans l'élevage aviaire.

b) **L'élevage porcin.** - Une ferme moyenne de 10 ha engraisse une dizaine de porcs et conserve deux truies reproductrices dont les portées sont élevées ou vendues. Autant que l'engraissement du porc de 90 kgs le commerce des porcelets est caractéristique de la Bresse. Les porcelets sont vendus à Louhans à des acheteurs de l'Est et du Midi. Les porcs gras sont écoulés sur les marchés de l'Allier ou de Haute-Savoie et surtout dans une importante usine de charcuterie à Cuiseaux.

L'obtention d'une race porcine bien conformée grâce à une sélection plus poussée et une alimentation mieux équilibrée, contribuera à entretenir et consolider ces débouchés.

c) **L'élevage bovin.** - Deux solutions sont possibles pour renforcer la production laitière. Ou bien multiplier le nombre global

de têtes de bétail. ou bien augmenter individuellement les aptitudes du troupeau existant.

En Bresse, le surpeuplement des étables et la valeur zootechnique médiocre de la race Pie-Rouge feront choisir la deuxième solution. Il vaut mieux élever six bonnes vaches que dix mauvaises. Une sélection sévère, appuyée sur un contrôle laitier systématique et sur l'insémination artificielle, complétée par une alimentation plus abondante, rehaussera le niveau de la production laitière.

La taille restreinte de l'exploitation n'est pas un obstacle à l'amélioration du matériel biologique. La ferme bressane produit empiriquement une vache laitière correcte, un porc demandé, une volaille de choix. Par une organisation zootechnique, sanitaire et commerciale nouvelle, elle peut encore consolider ses spéculations animales traditionnelles déjà prospères.

Utilisant les ressources végétales naturelles pour produire des denrées animales de qualité, la Bresse gaspille peut-être dans une certaine mesure ses richesses, mais en les anoblissant.

3° Les bâtiments.

Les perfectionnements des organismes animaux doivent s'accompagner d'une amélioration concomitante des bâtiments qui les hébergent. Cette adaptation est une nécessité absolue sous peine de voir les efforts antérieurs réduits à néant.

Il faut donc repenser, sur de nouvelles fondations, la structure de l'Habitat Rural, en construisant du neuf sans doute mais en améliorant d'abord ce qui existe.

Les normes hygiéniques du logement animal, telles que les a résumées le Professeur Letard, comprennent :

- 1) Une orientation convenable.
- 2) Facilité d'aération, de ventilation, d'éclairement tant naturel qu'artificiel.
- 3) Entretien d'une température moyenne.
- 4) Place suffisante et aménagement assurant à chaque animal sa place.
- 5) Sol salubre permettant l'écoulement des urines hors de l'habitation.
- 6) Facilité de nettoyage et de désinfection, tant des locaux que du mobilier, en particulier de celui qui sert à l'alimentation.

A ces grands principes d'hygiène, viennent s'ajouter les règles économiques qui président à l'organisation scientifique du travail agricole.

1° Réduire les constructions au minimum.

2° Prévoir des structures modifiables par cloisonnement permettant d'adapter les bâtiments aux modifications des spéculations de la ferme.

3° Etudier la distribution des locaux pour réduire le plus possible les déplacements des hommes, des animaux, du matériel et des produits.

Les pertes que fait subir une ancienne construction mal comprise sont parfois beaucoup plus grandes que la dépense qui pourrait être engagée dans une réfection rationnelle. Une construction nouvelle est économique car elle diminue la main-d'œuvre et la peine, augmente l'hygiène et la productivité. Servant de cadre à la vie rurale autant que d'instrument de travail, les bâtiments de la ferme ont enfin une importance sociale primordiale.

4° Les champs.

La rentabilité de l'agriculture est encore fonction de deux facteurs : l'amélioration des sols et la modification de la structure même de la propriété.

L'amélioration des sols est indispensable, la terre bressane n'étant pas très riche ni féconde naturellement. Trop humide, pauvre en calcium et en acide phosphorique, elle demande un mode de culture spécial (en billons), des apports répétés d'engrais pour satisfaire aux exigences des plantes et des animaux sélectionnés.

Une refonte de la structure même de la propriété est nécessaire. Le morcellement extrême entravant tout progrès sérieux, exige impérieusement un remembrement rapide. Nous avons noté (p. 25) qu'une évolution naturelle se dessine dans ce sens : les trop petites exploitations de 2 à 5 ha disparaissent au profit des moyennes exploitations de 10 à 15 ha. Il paraît toutefois difficile en Bresse de fixer la surface minimum rentable à partir de laquelle l'exploitation reste viable.

Mais cette dernière question ne relève plus seulement de considérations techniques, elle dépend de profondes réformes, sociales et politiques.

C. — RÉFORMES SOCIALES ET POLITIQUES

Le problème que posent la ruine de l'Habitat Rural en particulier et la crise agricole en général n'est pas qu'un problème de rénovation technique et de rééducation humaine. Il est aussi et avant tout, économique, social et même politique.

Faire connaître au paysan les normes hygiéniques des bâtiments modernes, lui permettre d'assimiler des techniques nouvelles plus rentables et moins pénibles sont des buts louables. Mais encore faut-il lui donner les moyens pratiques d'exercer ces connaissances et d'utiliser cette technique.

Une aide efficace doit avoir deux objectifs principaux :

— Soutenir la petite exploitation familiale afin qu'elle augmente sa productivité et survive.

— Assurer des débouchés à une production agricole ainsi accrue.

1° Protection de la petite exploitation familiale.

L'exemple de la Bresse loughannaise montre éloquemment que la petite exploitation est gravement menacée de disparition si des mesures spéciales de protection ne sont pas mises en œuvre pour la sauver :

a) Extension aux paysans du bénéfice des lois sociales :

- assurances contre les calamités agricoles et contre la mortalité du bétail ;
- allocations familiales ;
- retraite des vieux paysans, etc...

b) Garanties de prix spéciaux pour les moyens et petits producteurs dont les prix de revient ne sont pas les mêmes que ceux des grands producteurs.

c) Elévation du niveau de vie du petit paysan par un plan d'équipement rural.

Le paysan individuel de Bresse n'a pas les capitaux nécessaires pour transformer le paysage rural et l'habitat en fonction des nécessités modernes. C'est donc à la collectivité publique qu'in-

combe la responsabilité d'un plan d'équipement rural. Si l'Etat ne peut assurer seul toutes les charges, les coopératives paysannes elles-mêmes doivent promouvoir ces réformes comprenant essentiellement : l'électrification, l'adduction d'eau et l'amélioration de l'habitat.

1. Electrification.

En ce qui concerne l'électrification des campagnes, la France tient la tête dans le monde. Sur 38.000 communes, 500 seulement ne sont pas électrifiées. La Bresse est l'une des régions françaises les plus favorisées. Pratiquement, aucune ferme ne manque plus d'électricité, du moins dans la maison d'habitation ; seules, certaines dépendances ne sont pas toujours desservies (notamment les porcheries).

Mais ce qui reflète le modernisme en cette matière, c'est la consommation d'électricité. Toutes les nations étrangères l'ont bien compris. Depuis 1930, l'U.R.S.S. a mis en pratique le mot célèbre de Lénine : « Le communisme, c'est le pouvoir des Soviets, plus l'électrification du pays. » De son côté, le paysan américain consomme 2.500 Kwh. tandis que le paysan français utilise moins de 270 Kwh. par an et par abonné. Envisagée sous cet angle la comparaison n'est plus à l'avantage de notre pays et ce chiffre ridicule de consommation souligne clairement le retard de notre économie agricole.

Le but à atteindre en France est donc d'abord de desservir les deux millions d'exploitations (hameaux, fermes isolées, dépendances) n'ayant pas encore l'électricité (courant lumière), mais aussi d'augmenter dans chaque ferme l'utilisation de l'électricité (courant force). Ce programme, d'après les services du Génie Rural du département, sera réalisé en Bresse dans moins de dix ans.

2. Adduction d'eau.

Le biologiste Le Dantec a pu dire : « La vie est un phénomène aquatique. » De la cellule primitive à l'organisme perfectionné, la question de l'eau est primordiale.

La Bresse louhannaise n'en manque pas, elle en regorge. Encore faut-il la domestiquer pour l'utiliser aux besoins des hommes et des animaux. En France, sur 19 millions et demi d'habitants des campagnes, 6 millions et demi à peine ont à leur disposition l'eau

sous pression d'une adduction collective. La Bresse est particulièrement en retard. Il est vrai que de nombreuses difficultés inhérentes au milieu rural entravent les travaux d'adduction. Le manque de source rend le captage difficile. En outre, les nappes alluviales des rivières de la région (La Seille) sont argileuses et sableuses, le gravier y fait défaut, aussi ces terrains mouvants et flous colmatent très vite les prises d'eau (à Louhans par exemple). Enfin les eaux ferrugineuses rongent le matériel et forment un dépôt dans les tuyauteries. Dans ce pays imbibé d'humidité, il faut donc, par un étrange paradoxe, aller très loin chercher une eau qui se laisse capter. La plaine de la Saône, dont la nappe alluviale se prête mieux au captage, sert de réservoir. C'est pourquoi les premières communes desservies sont celles de Préty, Lacrost, Cuisery, Latruchère et tout récemment Ratenelle, Romenay, La Genête.

Au stade de la distribution, un nouvel obstacle surgit : l'habitat dispersé qui rend très coûteux l'aménagement de réseaux communaux. Au rythme des crédits actuels, il faudrait un siècle pour que la Bresse entière soit sillonnée de canalisations amenant l'eau dans tous les villages, à chaque ferme. Une diminution du prix de revient pourrait être obtenue en employant des matériaux en matières plastiques dont la pose est plus rapide et plus économique.

C'est donc vers un équipement individuel (moteur électrique aspirant l'eau du puits dans un petit réservoir qui la distribue sur l'évier, dans l'étable et la laiterie) que cette région doit s'orienter. Mais il faut veiller à ce que ces puits soient creusés assez profondément et que leur eau soit reconnue potable par des analyses répétées et exemptes de souillures grâce à des précautions soutenues (orifice du puits colmaté, fosse à fumier disposée à plus de 50 mètres).

3. Amélioration de l'habitat rural.

Les organismes compétents en matière d'Habitat Rural sont nombreux. En dehors du Comité National de l'Habitat Rural (22, boulevard de la Tour-Maubourg à Paris), le paysan de Bresse qui veut construire ou améliorer des bâtiments peut s'adresser :

— soit au Comité Départemental de l'Habitat Rural de l'Ain (5, avenue Maginot à Bourg-en-Bresse),

AIDE FINANCIÈRE ACTUELLE A L'HABITAT RURAL

(logement rural et bâtiments agricoles d'exploitation)

d'après la circulaire d'information N° 3 éditée par le Comité National de l'Habitat Rural (1-12-54)

Aide financière	Services techniques à consulter	Textes et Taux
Subventions	GÉNIE RURAL qui enverra une notice précisant les éléments du dossier à fournir.	Lois du 21 novembre 40, du 17 avril 41, du 21 juillet 50 : Taux 10 à 50 % avec plafonds fixés à : — 500.000 frs pour la création d'une exploitation nouvelle, la reconstruction d'une exploitation incendiée ou abandonnée. — 200.000 frs pour un revenu cadastral inférieur à 1.000 frs. — 150.000 frs pour un revenu cadastral compris entre 1.000 et 1.500 frs. — 100.000 frs pour un revenu cadastral supérieur à 1.500 frs.
	Direction Départementale des SERVICES VÉTÉRINAIRES.	Loi du 7 juillet 1953 : pour assainissement des étables : — pour élimination des animaux malades : 30.000 frs par tête. — pour assainissement, transformation, reconstruction : 100.000 frs comme plafond.
Prêts et Primes	Coopératives d'HABITAT RURAL.	Lois 5 août 1920, 21 juillet 50, 7 février 53 : prêts du Crédit agricole : — plafond 1.200.000 frs. Taux 3 %. Amortissement 30 ans.
	Service Départemental de l'URBANISME.	Loi 21 juillet 50, article 14 : primes à la construction : — 600 frs par m² habitable, 480 frs pour addition, 200 frs pour achèvement.
	Direction Départementale CRÉDIT FONCIER.	Loi 27 juillet 1950 et différents décrets et arrêtés ultérieurs : — Prêts à long terme, 15, 20 ou 25 ans, intérêt 6,80 %, plafond 70 % des travaux.
	Comité de Patronage des H.L.M.	Lois 5 décembre 1922..., 21 juillet 50, etc... : — Taux 2,75 %, durée maximum 35 ans.
	Caisses d'ALLOCA-TIONS FAMILIALES.	Lois 1^{er} septembre 1948, 2 août 1949 : Allocation de logement. — Montant ne peut dépasser 75 % du montant du loyer.

— soit à la Coopérative d'Etudes Techniques Rurale (55, rue de la Préfecture à Dijon),

— soit au Service technique pour l'amélioration des bâtiments ruraux (Union des Organisations agricoles du Sud-Est, 1, rue du Colonel-Chambonnet, Lyon) et aux services départementaux du Génie Rural.

Les plans, les devis et les projets de constructions rurales modernes pullulent et sont parfaitement conçus. Mais les subventions pour les réaliser sont moins bien connues et surtout insuffisantes. Il n'est pas dans notre dessein de détailler la législation en cours qui régit l'aide financière actuelle au logement rural et aux bâtiments agricoles d'exploitation. Le Comité National de l'Habitat Rural édite à ce sujet une circulaire dont la mise à jour est assurée périodiquement (fig. 6, p. 105). Si elles étaient appliquées intégralement et renforcées, toutes ces mesures contribueraient à soutenir directement la petite propriété rurale. Parallèlement, est nécessaire un renversement total de la politique actuelle qui accule les petites exploitations à l'asphyxie économique.

2° Ouverture de débouchés à la production agricole.

A mesure que la production agricole progresse, sous peine d'entraîner une abondance trompeuse sur le marché et un doute injustifié dans l'esprit du cultivateur sur les bienfaits promis d'une augmentation de la productivité, il est indispensable :

- d'augmenter les exportations,
- de diminuer certaines importations abusives,
- d'élever le pouvoir d'achat des travailleurs de la ville comme de la campagne car ce sont eux qui font vivre le marché intérieur.

Sinon s'installe une surproduction apparente qui n'est en fait qu'une absence de résorption de produits inaccessibles à certaines couches de la population laborieuse. Il s'agit d'assurer à la masse des petits et moyens producteurs agricoles l'écoulement de leurs produits à des prix raisonnables et stables en harmonie avec les prix industriels.

Des problèmes agricoles précis comme celui de l'Habitat Rural et limités à une région comme la Bresse louhannaise sont inséparables de la question paysanne nationale. Celle-ci est liée elle-même aux problèmes industriels et déborde les limites de la politique intérieure pour empiéter sur la politique extérieure du pays dans son ensemble.

Ces considérations pourtant essentielles sortent du cadre de notre sujet. Aussi bien nous n'avons fait que les esquisser.

Lorsqu'elles auront reçu une réponse concrète, l'Habitat Rural se relèvera de ses ruines et l'Economie Agricole entière redeviendra prospère.

CHAPITRE III

PERSPECTIVES

La structure économique et sociale d'un pays, d'une région n'est pas immuable. La société est en changement perpétuel, toujours quelque chose y naît et s'y développe tandis que quelque chose y meurt et disparaît. « Tout coule », disait déjà le philosophe ancien. ...Même une rivière calme au fond de sa prairie d'herbes molles...

Il n'en faudrait pas beaucoup pour sortir le paysan bressan de sa léthargie traditionnelle. S'il semble à l'écart de l'évolution qui entraîne irrésistiblement le monde moderne, s'il paraît s'accrocher aux vestiges du passé, ce n'est qu'en apparence. Le paysan de Bresse attend des réformes.

En Bresse, comme dans beaucoup de régions françaises de petites propriétés, trois voies très différentes s'offrent pour résoudre la crise agricole :

1° Revenir à la conception patriarcale de l'exploitation agricole, vivant en économie fermée, refusant l'aide de la technique moderne.

2° Laisser s'accomplir l'évolution naturelle qui aboutit à l'éviction pure et simple de la petite propriété au profit de la grande, plus rentable.

3° Ou bien consolider et moderniser la petite propriété familiale pour permettre au petit paysan de relever ses ruines, de survivre puis d'envisager un départ sur des bases nouvelles.

La conception patriarcale de l'économie rurale est une utopie moyenageuse. Elle n'existe que dans une certaine littérature bucolique, étrangère aux réalités économiques les plus élémentaires. Le poète ne peut faire tourner en arrière la roue du temps.

Mais il est aussi dangereux de regarder, impuissant, tourner cette roue. L'économiste ne doit pas laisser se poursuivre aveuglément un mouvement anarchique qui menace d'écraser les petits paysans.

Certes, la seule issue est le passage des petites exploitations arriérées et éparpillées (dont l'habitat bressan est un exemple typique) aux grandes exploitations groupées et collectives qui, équipées de machines et armées de la science, sont seules capables de produire au maximum.

Mais ce n'est pas sur les ruines des fermes familiales qu'une économie agricole et qu'une justice sociale équitables peuvent se bâtir d'elles-mêmes.

Il n'y a qu'une solution qui soit à la fois humainement et économiquement concevable : celle qui assure la sauvegarde de la petite propriété paysanne et le développement de la coopération.

Le fait d'encourager l'association paysanne tout en défendant la petite propriété privée n'est pas une contradiction. Ce n'est qu'un stade qu'il s'agit de franchir pour aller de l'avant vers de nouvelles structures. Plus seront nombreux les petits paysans qui ne deviendront pas des prolétaires, plus la transformation économique et sociale vers un niveau supérieur sera rapide et facile.

Il faudra nécessairement fixer un cadre à l'exploitation agricole individuelle en précisant une limite inférieure de viabilité pour que celui qui la possède puisse vivre décemment, une limite supérieure pour que la terre reste dans les mains de celui qui la travaille. Ces limites varieront selon les régions et la nature des productions.

Ce qui est économiquement impensable peut être socialement indispensable. De plus, il n'est pas vrai que la petite propriété ne soit pas viable. L'exemple de la Bresse louhannaise montre qu'elle peut survivre puisque des améliorations techniques et zootechniques la rendent encore utile à l'économie nationale et que des considérations humaines lui conservent un grand intérêt social.

Il est certain que, dans leur propre intérêt, les paysans devront recourir à l'avenir à de nouvelles formes de production et même de propriété. Mais cette transformation exigée par le progrès, se fera du plein gré des intéressés eux-mêmes. Quand les conditions favorables à ce bouleversement seront créées dans le pays, l'agriculteur (ayant déjà eu l'expérience directe du syndicalisme et des coopératives) envisagera en connaissance de cause le passage de la petite exploitation à d'autres structures plus rationnelles.

Le monde rural — même en Bresse louhannaise — tend à devenir conscient, professionnellement, économiquement et politiquement. Peu à peu, se solidarisant avec le monde ouvrier, il imposera les réformes d'où naîtra une économie rurale moderne, saine et planifiée.

CONCLUSION GÉNÉRALE

« Construire est ordinairement un acte de confiance dans l'avenir... Les Chinois dont l'âme est familiale et sociale écrivent du même signe « maison » et « bonheur »... »

DEMANGEON.

(« De la hutte au gratte-ciel ».)

L'originalité de ses vieilles fermes aux toits pittoresques semblables à des coiffes d'aïeules en costume folklorique, le renom de ses volailles, la douceur de ses horizons, auréolent la Bresse d'une légende un peu surfaite. En réalité, la terre bressane est ingrate, le climat malsain, et, si certaines de ses productions sont justement appréciées, c'est au prix d'un travail acharné et d'une lutte incessante contre les mauvaises conditions du milieu.

Le stigmat principal de la crise agricole qui sévit en Bresse comme dans le reste du pays se lit d'abord sur les murs lézardés de ses habitations. La décrépitude de l'Habitat Rural est à la fois cause et conséquence du malaise agricole.

Le sol, le climat, la forme de propriété ont donné à la Bresse lousannaise une vocation naturelle : l'élevage et particulièrement celui des volailles et des porcins. Pour reprendre une place confortable dans l'économie nationale, la petite exploitation bressane doit renforcer ses spéculations traditionnelles qui sont parfaitement adaptées à l'habitat et à la structure actuelle de la propriété paysanne de cette région.

Nous avons essayé de mettre en évidence les influences réciproques qui lient profondément l'élevage et l'Habitat Rural : la vétusté de l'habitat des animaux est l'une des raisons essentielles de stagnation dans l'élevage. Inversement, pour stimuler l'économie bressane et relever les ruines de son habitat, l'essor de l'élevage est le meilleur et sans doute le seul remède possible. Les petites exploitations disséminées ne peuvent moderniser leur équipement et prétendre rivaliser avec les grandes exploitations mécanisées. En revanche l'agriculteur bressan peut améliorer le

matériel biologique (bovins, porcins, volailles) dont il dispose déjà sans que la structure familiale de sa petite propriété ne s'y oppose.

Pour amorcer cette orientation nouvelle qui fait une grande part aux productions animales, le vétérinaire, en tant que médecin et conseiller technique de l'agriculture, a un rôle important à jouer. Il est naturel qu'il préconise d'abord des mesures sanitaires et zootechniques telles que les opérations collectives de prophylaxie antituberculeuse bovine ou telles que la sélection d'une race homogène de volailles. Mais une sélection et une prophylaxie rationnelles sont vouées à l'échec dans un cadre ancien. Le praticien doit donc également encourager une amélioration simultanée de l'Habitat, véritable milieu artificiel dont dépendent aussi bien la santé des animaux que la salubrité de leurs produits. Grâce à ses conseils, et sous son contrôle, la ferme bressane peut devenir un atelier moderne de transformation de matières premières.

A la lumière de cette étude, il apparaît clairement que la renaissance de l'économie agricole de la Bresse loughannaise est directement fonction du modernisme et de l'hygiène de son Habitat Rural, gages principaux d'un élevage prospère.

Le Directeur
de l'Ecole Vétérinaire de Lyon,
JUNG.

Le Professeur
de l'Ecole Vétérinaire de Lyon,
TAPERNOUX.

Le Doyen,
H. HERMANN.

Le Président de la Thèse,
GABRIELLE.

Vu et permis d'imprimer :
Lyon, le 10 Juin 1955

Le Recteur, Président du Conseil de l'Université,
André ALLIX.

BIBLIOGRAPHIE

A. — Ouvrages généraux sur l'Habitat Rural et l'Hygiène rurale

- ALLIX A. — Cours sur l'habitat. Faculté de Lyon, 1942.
- BASSET J. — Immunologie et Prophylaxie de la Tuberculose. Vigot Frères, éditeurs, Paris, 1953.
- BRUNHES J. — La géographie humaine, 3^e édition. Paris, Alcan, 1925.
- Géographie humaine de la France. Paris, Collection Hanostaux, vol. 1, p. 411 à 486.
- DEMANGEON A. — L'habitation rurale en France. Essai de classification des principaux types. Annales de Géographie, XXIX, 1920, p. 352-375.
- La géographie de l'habitat rural. Annales de Géographie, 1927, XXXVI, p. 1-23 et 97-114.
- DEMANGEON A. et WEILER A. — Les maisons des hommes de la hutte au gratte-ciel. Paris, 1937, Bourrelief & C^{ie}.
- FERRANDO R. — Le Microbisme de Porcherie. Conférence aux Journées Vétérinaires de Lyon, 1952.
- Cours de Zootechnie professé à l'Ecole Vétérinaire de Lyon, 1951-1954.
- GOUIN L. (Ingénieur en chef du Génie rural). — Constructions Rurales. Articles du nouveau Larousse Agricole, 1952.
- Articles. Revue de l'Elevage et des productions animales françaises. Bétail et Basse-Cour, 14, rue Notre-Dame des Victoires, Paris (2^e).
- JEAN-BLAÏN M. — Les aliments d'origine animale destinés à l'homme, p. 309 à 313, Vigot Frères, éditeurs, Paris.
- Cours de Zootechnie professé à l'Ecole Vétérinaire de Lyon, 1951-1954.
- LETARD E. — Hygiène de l'habitat des animaux de la ferme. Revue de pathologie comparée n^{os} 547-548 et 551-552, 1944, 7, rue Gustave-Nadaud, Paris.
- NEVOT A. — Contrôle bactériologique pratique des denrées d'origine animale. Le lait, p. 261 à 266. Editions Médicales, Flammarion.
- PANISSET L. (Professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort) - Auditeur au Conseil Supérieur d'Hygiène publique). — Les Maladies infectieuses des animaux transmissibles à l'homme. Vigot Frères, éditeurs, 1938.
- La lutte contre la tuberculose bovine en France. Vigot Frères, éditeurs, 1936.
- ROCHAIX A. et TAPERNOUX A. — Hygiène des milieux ruraux. Vigot Frères, Paris.

- Le lait et ses dérivés (chimie, bactériologie, hygiène). Vigot Frères, Paris.
- Protection des aliments à la production. Compte rendu du II^e Congrès Scientifique.
- SAINT-CYR J. — Rapport de Politique agricole. E. Moullot Fils Aîné, Marseille, 1952.
- SAVONOV. — La terre en fleur. Editeurs français réunis.
- SERGEANT M. — De la grande pitié du logement des animaux dans le Jovinienn et de ses causes. Thèse Doctorat-Vétérinaire, Paris-Alfort, 1949.
- TAILLANDIER J. — Etude et amélioration du logement des animaux en Corrèze. Thèse de Doctorat-Vétérinaire, Paris-Alfort, 1946.
- THERET M. — Aspect actuel du logement des animaux en France. Extrait du Recueil de Médecine Vétérinaire, t. CXXIII, 1947.
- WALDECK-ROCHET. — Vers l'émancipation paysanne. Editions Sociales, 1952.

B. — Ouvrages spéciaux sur l'Habitat Rural en Bresse

- BARLET H. et MAGNIEN E. — Etude géographique et historique : le département de Saône-et-Loire. Librairie Renaudier, Mâcon.
 - BLANC G. et LAFILLE F. — Histoire et Géographie régionale. Saône-et-Loire. Imprimeur-Editeur Bugnet-Comptour, Mâcon.
 - DUC L. — Volailles de Bresse. Editeur Dupuy, Paris.
 - DUMAY R. — L'herbe pousse dans la prairie. Le raisin de maïs. N.R.F. Gallimard.
 - GACON J. — La maison rurale en Bresse louhannaise. Faculté des Lettres de Lyon, Diplôme de Géographie, 1943.
 - GUILLEMAUT L. — Histoire-album de la Bresse louhannaise depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. Imprimerie Vve L. Romand, Louhans, 1911.
 - Dictionnaire patois de la Bresse louhannaise.
 - Notes et remarques sur la Bresse louhannaise. Louhans, 1889, in-16.
 - JEANTON G. et DURRAFOUR A. — L'habitation paysanne en Bresse. Mâcon, Librairie Renaudier, 1935.
 - Les cheminées sarrasines.
 - RAMUS A. — Vie paysanne, et technique agricole. Exemple de la Bresse louhannaise. Librairie Armand Colin, 1952 (Thèse d'Université à la Faculté des Lettres de Lyon).
 - ROSSI P. (Directeur des Services Vétérinaires de Saône-et-Loire). — Contribution à l'étude des dystrophies osseuses. Extrait du Bulletin de la Société des Sciences Vétérinaires de Lyon, n° 5, 1935.
 - TARDY et BROSSARD. — L'habitation en Bresse. Bourg, 1892, in-8°.
-

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	11
INTRODUCTION	15
PREMIERE PARTIE. — Bases historiques, géographiques et sociales de l'Habitat Rural en Bresse louhannaise	17
CHAPITRE PREMIER. — Personnalité historique de la Bresse de Louhans	17
CHAPITRE II. — Individualité géographique de la Bresse	21
A) Caractères géologiques	21
B) Caractères climatiques	23
C) Caractères économiques et sociaux	24
DEUXIEME PARTIE. — Etat actuel de l'Habitat Rural en Bresse Louhannaise. Répercussions sur l'élevage	27
CHAPITRE PREMIER. — Vue d'ensemble sur le village bressan	27
A) Le bocage et la dispersion	27
1° Description du bocage	27
2° Analyse de la dispersion de l'Habitat	28
3° Conséquences vétérinaires de la dispersion	28
4° Conséquences vétérinaires de la structure bocagère	32
B) Le domaine	34
CHAPITRE II. — La Maison Rurale en Bresse Louhannaise	35
A) Répartition des éléments de construction	35
1° La ferme bressane traditionnelle	35
2° Autres types plus récents de fermes bressanes	36
a) Type à deux bâtiments parallèles ou en équerre	36
b) Type à bâtiment unique (« maison bloc »)	36
B) Matériaux et techniques de construction	38
1° Méthodes traditionnelles et autochtones	38
a) La construction en « pisé »	38
b) La construction en « bataillage »	38
2° Méthodes nouvelles et étrangères	39
a) Les constructions entièrement en pierre	39
b) Les constructions entièrement en briques	39
c) Les constructions entièrement en tuiles	41
C) Etude particulière de chaque élément de la ferme bressane	41
1° La toiture et ses annexes	41
2° La résidence	42
3° Les dépendances	44
a) Le bâtiment d'hébergement ou « buge »	45
1. Granges et greniers	45
2. Ecuries	46
3. Etables	48
b) La laiterie	63

c) Salle de préparation des aliments du bétail.....	65
d) Les bâtiments du four	66
— four, porcherie, poulailler, clapier.....	
e) La cour, le pourpris, la verchère.....	76
— puits, fumier, hangar.....	
f) Conclusion sur les dépendances de la ferme bressane.....	80
CHAPITRE III. — Evolution de l'Habitat en Bresse.....	83
TROISIÈME PARTIE. — Causes du déclin de la maison et de l'exploitation rurales bressanes. Améliorations futures.....	87
CHAPITRE PREMIER. — Facteurs de la dégénérescence actuelle de l'Habitat Rural bressan.....	87
A) Causes générales (Nationales)	88
B) Causes particulières (Régionales).....	89
1° Structure anachronique de l'exploitation.....	89
2° Insuffisance de la technique.....	90
a) de l'équipement mécanique	90
b) de l'équipement biologique.....	91
c) des bâtiments.....	91
3° Méconnaissance du facteur humain.....	92
CHAPITRE II. — Conditions de la régénérescence à venir de l'Habitat Rural bressan	95
A) Mise en valeur des possibilités humaines.....	96
B) Rénovation de la technique, des méthodes de culture et d'élevage.....	97
— Le capital fermier.....	
1° Le cheptel mort	98
2° Le cheptel vivant.....	99
a) élevage avicole.....	99
b) élevage porcin	99
c) élevage bovin.....	99
— Le capital domaine.....	
3° Les bâtiments	100
4° Les champs	101
C) Réformes sociales et politiques.....	102
1° Protection de la petite exploitation familiale.....	102
— Lois sociales.....	
— Garanties de prix.....	
— Plan d'équipement rural :	
- Electrification	103
- Adduction d'eau.....	103
- Amélioration de l'Habitat Rural.....	104
2° Ouverture de débouchés à la production agricole.....	106
CHAPITRE III. — Perspectives	109
CONCLUSION GENERALE	113
BIBLIOGRAPHIE	115

TABLE DES MATIÈRES DÉTAILLÉE SUR LES DÉPENDANCES DE LA FERME BRESSANE

a) Le bâtiment d'hébergement ou « buge »	45
1° Grange et greniers	45
2° Ecuries	46
3° Etables	48
— Description de l'étable bressane : exigüité et surpeuplement	49
— Conséquences hygiéniques de l'état actuel des étables	53
1. Hygiène de l'étable et maladies de la nutrition : rachitisme, dystrophies osseuses, pica, stérilité	53
2. Hygiène de l'étable et maladies contagieuses : tuberculose, brucelloses, vaginite granuleuse, infections des veaux à la mamelle, mammites	54
3. Hygiène de l'étable et récolte du lait	60
— Raisons d'être d'une récolte hygiénique du lait	60
— Origines des pollutions à l'étable	60
— Conditions d'une bonne récolte du lait à la ferme	61
— Conclusion sur l'étable - Améliorations	61
b) La laiterie	63
— Nécessité d'un refroidissement du lait dans un local spécial	64
— Le local laitier actuel de la ferme bressane	64
— Conditions d'une bonne conservation des produits laitiers à la ferme	64
c) La salle de préparation des aliments du bétail	65
Intoxication du Porc par les betteraves cuites	
d) Le bâtiment du four et ses annexes	66
1° Le four et le fournil	67
2° La porcherie	67
— Description de la porcherie bressane	67
— Maladies consécutives à l'état actuel des porcheries	68
- Accidents divers : coup de chaleur	68
- Maladies de la nutrition : rachitisme, éclampsie, ostéomalacie, pica, anémie des porcelets, carence en vitamine A	68
- Maladie infectieuses : septicémie des porcelets, rouget, pneumo-entérites	70
— Améliorations des porcheries bressanes	70
3° Le clapier	72
4° Le poulailler	73
— Description du poulailler bressan	73
— Explication de l'état défectueux du poulailler malgré l'importance de la basse-cour en Bresse	73
— Améliorations du poulailler	74
— Rôle de l'habitat naturel en aviculture bressane	75
e) La cour et le pourpris	76
1° La cour	76
— Ses fonctions	76
— Ses accessoires	77
- La mare et le puits	77
- Le fumier	78
- La matte ou tas de bois	79
- Le paillis ou meule de paille	79
- Le vouillau ou hangar	79
- Le crib ou séchoir à maïs	79
2° Le pourpris	80
— La verrière	80
— Le pré de maison	80
f) Conclusions sur les dépendances de la ferme bressane	80

TABLE DES FIGURES ET DES PHOTOGRAPHIES

A. — FIGURES

Fig. 1. — Carte de la Bresse.....	16
Fig. 2. — Plan de la commune d'Huilly (dispersion de l'Habitat en Bresse).....	29
Fig. 3 et 4. — Plans de fermes bressanes.....	37
La maison-cour en ordre lâche.	
La maison-bloc.	
Fig. 5. — Coupe sur étable. Système hollandais.....	62
(Pan proposé aux éleveurs bressans par l'Union des Organisations Agricoles du Sud-Est.)	
Fig. 6. — Aide financière actuelle à l'Habitat Rural (d'après la circulaire du Comité National de l'Habitat Rural).....	105

B. — PHOTOS

Photo I. — Ferme bressane traditionnelle.....	40
Photo II. — Ferme bressane moderne.....	40
